5 40095/A

A. XXXVI

18/P

By C. J. de B de Paumerelle
Last two works by
J. L. C de Verdalle

PAUMERELLE

par l'abbé de Paumerelle – 2 volumes
forme de curieux détails sur la vie et les
habitudes des petits-maîtresses et sur la
société de Louis XV

LA PHILOSOPHIE
DES VAPEURS.

42496(1)

LA PHILOSOPHIE DES VAPEURS,

OU

LETTRES RAISONNÉES D'UNE JOLIE FEMME,

SUR L'USAGE DES SYMPTOMES VAPOREUX.

Duplex Libelli dos est. PHED.

A LAUSANNE;

Et se trouve A PARIS,

Chez J. FR. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg S. Germain.

M. DCC. LXXIV.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉAMBULE.

ESPRIT, raiſon, ſentiment, goût, langage, tout eſt *amphigourique* dans ce ſiecle de lumiere : tout l'eſt auſſi dans ces Lettres. Il faut bien ſe laiſſer entraîner au torrent. Le moyen d'y réſiſter, quand on veut gagner les ſuffrages ? Attendez-vous donc, ami Lecteur, à trouver ici *amphigouri* dans le titre, *amphigouri* dans le ſtyle, mais nul *amphigouri* dans le but. Il ne peut pas ſe faire que vous tombiez dans aucune

mépriſe ſur l'objet de ce petit Ouvrage, permettez que j'aie cette bonne opinion de votre *perſpicacité*. Cependant, vous prendriez le change, que je n'en ſerois pas étonné. Si vous y êtes décidé, prenez-le toutes les fois que vous croirez connoître les originaux dont les copies ſeront expoſées à vos regards. Non, croyez-m'en, vos ridicules amis n'ont pas été mes ſujets d'école; j'ai travaillé d'après leurs pareils, trait pour trait : voilà tout. Treve donc de toute application maligne, je ne crie pas treve de jugements, de cen-

ſures, de critiques ſur cette petite débauche d'eſprit, *ſub judice lis eſt:* je m'y ſoumets, avec cette reſtriction qu'on ne reprochera pas à ma plume d'être un peu provinciale, pour fronder des ridicules, des tons, des uſages, des manieres, des modes qui peut-être n'exiſtent plus. Un tel reproche ſeroit une injuſtice criante. Ignore-t-on les révolutions fréquentes qui arrivent dans l'Empire de la Frivolité, en moins d'une année? Il y a ce temps & plus, que ces Lettres auroient dû être rendues publiques; il y a auſſi ce

temps, qu'un enchaînement d'obſtacles en retarde l'impreſſion. Faut-il que le délire ait ſes contradicteurs comme la raiſon ? Cela n'eſt ni juſte, ni dans l'ordre.

LA PHILOSOPHIE
DES VAPEURS.

LETTRE PREMIERE.

VOUS débutez dans le monde, charmante Comteſſe, vous avez ſans doute le deſſein d'y briller; déjà on vous trouve aimable, raviſſante : ce n'eſt pas aſſez, il faut prétendre à être adorable : vous le ſerez un jour ; ſeulement un peu d'attention à mes avis, & je ſuis garante de vos ſuc-

cès. Peut-être, ma belle amie, tout ce que j'ai à vous dire vous paroîtra-t-il étrange, singulier, bizarre même; tant mieux : vos progrès seront plus rapides. Vous êtes femme; c'est dire curieuse de merveilleux, avide de singularité, folle de bizarreries. Quelles heureuses dispositions ! J'en augure la docilité la plus complette aux principes de conduite que je veux établir pour votre instruction. C'est de mon boudoir que je date cette premiere Lettre. Toutes celles que vous recevrez dans le cours de notre commerce, partiront de cette piece de mon appartement, la seule où je me plaise. Un boudoir est le sanctuaire des vapeurs; & mon projet est de vous parler va-

peur. Quel triſte ſujet, vous écriez-vous ! Je vous pardonne l'exclamation, aimable Comteſſe : votre peu d'expérience demande de l'indulgence ; mais la mienne me force de mettre en theſe qu'une femme ſans vapeurs eſt auſſi ridicule, dans la ſociété, que votre Madame d'Albilois, qui ſe fait montrer au doigt pour paroître par-tout, toujours accompagnée de ſon mari. Vous vous êtes déjà défait de ce travers bourgeois ; j'en ſuis ſi ſatisfaite, que je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE II.

QUOI ! encore de l'indocilité, un peu d'opiniâtreté même ! En vérité, Comteſſe, cela me donne de l'humeur. Tout ce que je vous ai dit dans notre tête à tête ne vous a pas perſuadée ! Vous êtes bien récalcitrante. Vous en êtes encore logée à vous faire un monſtre des vapeurs. Quelle puérilité ! Je prétends vous en guérir. Une mépriſe eſt le ſeul obſtacle à votre conviction. Vous entendez par vapeurs une maladie réelle : c'eſt s'arrêter à la choſe ; ne vous attachez qu'au mot, alors tout obſtacle ſera levé ; vous ſerez intime-

ment convaincue que l'expreſſion qui vous effarouche, eſt même agréable à l'oreille. Moi, par exemple, qui m'entends dire tous les jours que je ſuis une vaporeuſe, croyez-vous que je m'en formaliſe ? Au contraire, je ſouris aux hommes qui tiennent ce propos; je leur crie grand merci, comme s'ils avoient dit que je ſuis une femme divine. Vous ne pouvez pas vous figurer combien le mot vapeur eſt riche en ſignifications. Dans l'uſage, il eſt conſacré pour exprimer ce cercle d'humeurs, de caprices, de jolies inégalités, de bouderies, de ſingularités, de grimaces, de petites manieres, de minauderies, dans lequel une femme doit être continuellement ballottée, pour être ce que

l'on appelle une jolie femme. Il fut un temps où je redoutois, comme vous, jusqu'au nom de vapeurs. Je l'entendis prononcer pour la premiere fois à l'Abbaye de ***, où vous savez que j'ai été élevée. Qu'elles sont fréquentes dans cette Maison, & qu'elles s'y présentent sous des couleurs bien effrayantes! La consomption qui dévore l'Anglois mélancolique n'est pas à comparer aux noires vapeurs qui rongent ces pauvres recluses. Je ne vous en ferai point le triste tableau. Mon projet n'est pas de vous faire verser des pleurs d'attendrissement; je connois votre sensibilité: d'ailleurs, comme moi, vous avez vu le Cloître de près; à quoi bon vous rappeller des idées dont le souvenir est en-

core préſent à votre eſprit ? Banniſſez-le, oubliez l'horreur des vapeurs clauſtrales, & n'attachez plus à ce mot, qui vous cauſe encore quelqu'effroi, que l'idée d'un terme de ralliement de nombre de petites graces, qui ne ſeroient peut-être pas bien reçues dans la ſociété, ſi elles n'avoient la précaution de paroître ſous le nom & les couleurs des affections vaporeuſes. Quand vous en ſerez à ce point de conviction, vous devez me croire, Comteſſe, je vous aimerai comme un autre moi-même.

LETTRE III.

POUR cette fois, ma chere petite, vous ſerez baiſée bien tendrement ſur les deux joues. Le ſombre que vous jetâtes hier ſur le tête à tête marital, mérite bien cette légere récompenſe. En honneur, je ne m'en ſerois pas acquittée auſſi-bien que vous. Continuez, & bientôt le Comte vous trouvera la plus mauſſade des femmes. Que cette perſpective ne vous attriſte point : vous êtes trop raiſonnable pour avoir encore le vieux préjugé de chercher à plaire à votre mari. Un mari eſt le ſeul être, en faveur duquel nous devons faire

exception au desir de plaire. Ceci est une maxime qui n'est pas de moi, mais de tout le monde : elle est continuellement dans la bouche de tous les gens sensés. Il n'y a pas deux jours que le vieux Commandeur d'Arainville la répétoit chez la petite voisine, & ce, en présence de dix maris. Puisque je vous parle du Commandeur, il faut que je vous fasse part d'une observation à lui, observation pleine de justesse. On parloit de vous. Il y a, dit-il, de l'étoffe pour faire une femme *superbe*. Par suite, ou sans suite, (vous savez combien l'on en met dans la conversation) on vint à discourir sur votre nouvel Hôtel : tout le monde tombe d'accord de sa magnificence : les exagérateurs

diſent que c'eſt un Louvre. Si vous euſſiez eu ſeulement un adorateur dans l'aſſemblée, il en eût fait un Temple à l'heure même. Votre cruauté vous a empêché, juſqu'à préſent, d'avoir pareil Architecte. En amie, je vous préviens de ne pas tarder à faire choix, je ne dis pas d'un adorateur, vous en ſerez importunée dès que vous voudrez vous apprivoiſer, j'entends parler d'un Architecte. Un tel Artiſte eſt pour vous d'une néceſſité urgente. Vous ne le comprenez point. Apprenez que, malgré les éloges qu'on donne à votre Hôtel, vous n'êtes point logée. Vous ne vous en ſeriez jamais doutée, & moi pas plus que vous; mais d'Arainville l'a démontré. Rien de plus ſédui-

ſant, au premier coup-d'œil, que l'appartement de la Comteſſe : (c'eſt le Commandeur qui parle) tout ce qu'il y a de plus riche en Peinture & en Sculpture y brille de toute part. Il n'eſt pas de cabinet d'hiver comparable au ſien : celui d'été renferme un chef-d'œuvre pour le ſtuc. Les ornements de ſon alcove ſont de mains de Maître : il eſt difficile de trouver un cabinet de toilette plus élégant que le ſien : ſa petite ſalle de bain eſt unique pour la recherche ; avec tout cela, la Comteſſe n'eſt ni meublée, ni logée. A ce propos, trouvé impertinent, tout le cercle part d'un éclat de rire. Le Commandeur n'en eſt pas déconcerté : il reprend la parole avec aſſurance, & nous dit

gravement que n'ayant pas chez vous de magots, ni ſur les cheminées, ni ſur les encoignures, il peut affirmer comme vérité que vous n'êtes point meublée. Un perſifleur, élevant la voix, veut vous laver de ce reproche ; il ſoutient que vous avez aſſez d'un magot de mari : on ne lui tient pas compte de cette vérité. Elle eſt ſi uſée ! Démeublée, vous ne tardâtes pas à être délogée. Le Commandeur prouva en un ſeul mot que vous n'étiez pas logée. Eh ! mes Dames, s'écria-t-il, la Comteſſe n'a pas de boudoir ! Il n'en fallut pas davantage pour exciter un murmure général : hommes & femmes, tous ſont de l'avis de d'Arainville. La Financiere d'Erlinde crie à la ro-

ture. la Préſidente d'Elbicourt ne vous regarde plus que comme une petite Bourgeoiſe, la Danſeuſe Florice dit que vous n'êtes point femme de bonne compagnie, la Marquiſe d'Archignac ajoute qu'on ne peut vous voir ſans déroger, le Chevalier de la Serrerieres avoue que c'eſt à regret qu'il ne mettra plus les pieds chez vous, l'Abbé d'Acherolles ne peut concevoir cette indécence, le Receveur-général Grandpré demande ſi vous êtes femme de qualité, le Médecin Doulcinet jure qu'on ne verra plus ſon carroſſe à votre porte, la Ducheſſe d'Attily fut la ſeule qui ne s'expliqua pas tout haut. Elle ſait combien je ſuis votre amie, elle crut devoir vous ménager; elle ſe

contenta de me dire à l'oreille qu'il falloit que vous priſſiez au plutôt des arrangements pour avoir une piece ſi eſſentielle à une femme de qualité. L'eſprit encore rempli des raiſons apportées par la Ducheſſe, je vous écris le détail de cette ſcene, pour vous preſſer de faire finir les mauvais propos. Vous ne concevrez jamais comme ils m'ont déſeſpérée ; j'en ſuis preſque la cauſe. Quand vous m'avez conſulté ſur le plan de vos diſtributions, j'ai oublié net une piece auſſi importante. Pardonnez-moi cet oubli, j'irai réparer cette funeſte diſtraction dès demain. Faites avertir les ouvriers, & nous prendrons des meſures pour former le plus agréable boudoir de Paris.

LETTRE IV.

QUE vous ſavez bien réparer
os torts & les miens, divine Com-
teſſe ! Votre boudoir eſt un chef-
d'œuvre de goût. La tête d'Young,
ue vous y avez placée, eſt d'un
mbre ſublime ! le buſte de la mé-
ncolie eſt d'une vérité à faire il-
uſion ; le tableau de la rêveuſe,
eſt la nature elle-même. Je ne
uis me laſſer d'admirer les beau-
és de détail qui s'offrent de tous
ôtés dans ce réduit délicieux. A
ire vrai, une choſe m'y choque :
teinte de la triſteſſe y eſt répan-
ue avec profuſion ; c'eſt un dé-
aut. Laiſſons-le ſubſiſter, nous

penſerons à y remédier lorſque vous aurez fait votre cours de vapeurs. Il me vient une idée à ce ſujet. Comme il m'eſt impoſſible d'être avec vous auſſi ſouvent que je le deſirerois bien, j'aurois beſoin d'un ſubſtitut. Il vous faut quelqu'un d'aſſidu : j'ai bien votre fait dans le Marquis de Belviſe, ou dans le Baron de Rureval : ils ſont tous deux vaporeux au premier chef, je le ſais ; mais, après tout, ils ne ſont qu'amateurs ; &, à bien réfléchir, je penſe que les leçons d'un homme de l'art vous ſeroient beaucoup plus utiles. Nous en cauſerons à ma premiere viſite.

LETTRE V.

RENDEZ grace à votre heureuſe étoile, ſous peu de jours, précieuſe amie, vous aurez le Maître de vapeurs le plus habile de Paris. J'en dois la découverte à une jeune veuve chez laquelle j'allai au ſortir de chez vous; c'eſt Hortenſe. Mariée, il y a ſix mois, au millionnaire la Pichardiere, elle jouit, depuis près de ſix ſemaines, du délicieux avantage d'être veuve & riche à dix-huit ans. Comme cette petite femme a été élevée dans le fond d'une Province, elle s'imagine qu'il eſt encore d'étiquette de garder une retraite profonde pen-

dant l'année de ſon veuvage ; au moins dit-on qu'elle s'en eſt fait la loi. A coup ſûr, elle y dérogera : on pourroit bien déjà lui faire le reproche de ne pas reſter enſevelie. En effet, malgré ſes projets de ſolitude, elle ne laiſſe pas que de recevoir du monde. Il eſt vrai que les hommes qui fréquentent actuellement chez elle ſont gens ſans conſéquence : ce ſont tous gens à talents. L'un eſt un Maître de goût, à qui, ſi l'on étoit tant ſoit peu méchant, il ſeroit facile de prouver qu'il ignore complettement ce qu'il ſe mêle d'enſeigner ; l'autre eſt un Maître de graces. Je le reconnus ſur le champ à la gêne de ſon maintien & à ſes grimaces. Mon deſſein étoit de m'en amuſer ; mais

n fus empêchée par l'arrivée d'un
rtain Abbé Delair. Par la récep-
n que l'on fit à ce nouveau ve-
, je jugeai qu'il étoit l'oracle de la
iiſon. J'ai tant vu de ces petits am-
ibies à rabat jouer ce rôle, que je
fus pas ſurpriſe de tous les mou-
ments qu'Hortenſe ſe donnoit pour
bien recevoir. Il me tardoit ſeu-
ment d'apprendre quelle eſpece de
érite la rendoit enthouſiaſte de
. l'Abbé. Je m'en veux de ne
voir pas deviné : rien n'étoit plus
cile. Il ne falloit qu'un coup-d'œil
té ſur la figure de ce frêle per-
nnage ; j'aurois lu dans ſes traits
ſlicats qu'il eſt préciſément dé-
oupé avec une mignardiſe, qui,
reſque toujours, annonce le vapo-
ux, ou l'homme taillé pour l'être.

L'Abbé n'eut pas plutôt ouvert la bouche, que je fus convaincue qu'il étoit connoiſſeur en vapeurs ; ce qu'Hortenſe confirma en me le préſentant comme ſon Maître. J'ai, ajouta-t-elle, déjà pris quelques leçons ; je commence à m'évanouir ſelon l'à-propos. Demandez-le à l'Abbé, Madame ; il eſt content de moi : de mon côté, je ſuis tellement enchantée de ſes ſoins, que je le propoſe à toutes les femmes, pas, cependant, à vous, aimable Marquiſe. Votre réputation de femme à vapeurs eſt ſi bien établie, que ce ſeroit vous inſulter, d'imaginer qu'il vous reſte des progrès à faire. Je remerciai, comme je le devois, Madame de la Pichardiere, de la bonne opinion qu'elle

de moi ; mais je dis à l'Abbé
e j'avois une écoliere à lui don-
r : il me répondit, en homme
cupé, qu'il avoit peu de temps à
; &, tirant ſes tablettes, il me
ontra la liſte des perſonnes à qui
donne leçons. J'y lus les noms
toutes les femmes de la Ville &
la Cour. J'y vis avec ſurpriſe une
rtaine Madame Fagotin, nom
turier que je n'avois jamais entendu
ononcer. L'Abbé m'en parla le
emier. C'eſt, me dit-il, une
tite Bourgeoiſe de vingt-deux
s, qui, depuis peu, a épouſé
riche Notaire, & qui, vu les
andes richeſſes du cher époux,
eſt miſe dans la tête de jouer la
mme de qualité. Mais elle eſt ſi
auche, ſi gauche... ſi inepte ! Je

veux vous en donner une preuv
ſans réplique. Figurez-vous, Ma-
dame, que, depuis trois mois que
je l'ai dans les mains, elle n'a pu
parvenir à avoir une migraine com-
plette. D'honneur, cette créature
me déſole. Si ſon ineptie n'étoit
rachetée par quelques traits de
beauté, il y a du temps, que je
l'aurois plantée là. Je tombai d'ac-
cord avec l'Abbé du peu de diſ-
poſition de ſa Bourgeoiſe, & je
l'engageai à ſe trouver chez moi
demain à l'heure de ma toilette.
Il me le promit : venez-y auſſi,
vous jugerez du choix que j'ai fait
pour vous.

LETTRE VI.

E ſuis déſeſpérée de n'avoir pu
iſter à votre premiere leçon ,
ous me le pardonnez , belle Com-
ſſe ! une autre fois je m'arrangerai
façon à m'y trouver. Au reſte ,
veux attendre que vous ſoyez
peu plus avancée. Aujourd'hui
n'a été queſtion que des migraines
des maux d'eſtomac ; ce n'eſt
core là que l'introduction à l'Art
s Vapeurs. Ne ſouriez point au
ot d'art , c'eſt très-ſérieuſement
ue je l'applique au manege des
peurs. Vous n'aurez pas donné
eux ou trois cachets à votre petit
bbé , que vous ſerez forcée de

convenir qu'il n'y a ni affectation, ni pédantiſme dans mon expreſſion ; elle eſt technique. Quelle méthode ſuit-on dans les leçons que l'on vous donne ? Ne vous inſtruit-on pas du temps, du lieu, de l'eſpece, de la variété & de l'à-propos des ſymptômes vaporeux ? Or, toute cette inſtruction ne peut être bien faite ſans regles, ſans principes. Il y en a donc ? Où il y a regles & principes, il y a de l'art. Concluons donc, en bonnes Logiciennes, qu'il eſt auſſi raiſonnable de dire l'Art des Vapeurs que l'Art de la Toilette. Vous poſſédez ce dernier ſupérieurement : j'aime à croire que vous jouez déjà la migraine à ravir. Convenez qu'elle eſt une reſſource bien utile à une femme. Une migraine

graine déroute les projets d'un mari, donne de l'inquiétude à un amant, réveille l'intérêt dans un ami, chaſſe un ennuyeux qui aſſomme, rompt l'entretien d'un ſénat de caillettes qui excedent. Ah! Comteſſe, chere Comteſſe! l'excellente choſe que la migraine! C'eſt un artifice divin, lorſque l'on aime: alors elle eſt preſque de néceſſité habituelle. Regle générale, elle doit ſervir de prétexte pour éloigner tout importun aſſez hardi pour venir rompre un tête à tête. Les maux d'eſtomac ne ſont pas non plus hors d'œuvre dans le maintien d'une jolie femme. La délicateſſe eſt de notre eſſence. En eſt-il un indice moins équivoque qu'un eſtomac délabré? Que vous a dit l'Abbé ſur cet objet?

Il doit vous avoir obſervé que c'eſt ſur-tout à table qu'il convient de ſe plaindre de ce viſcere. Je ſuis de ſon avis : je n'ai jamais été à un ſouper prié, ſans ſignifier que je n'avois pas l'eſtomac *crochetoral.* On ne tolere un bon eſtomac que dans la claſſe de la Bourgeoiſie. Il ne paroît pas déplacé dans un Financier. La raiſon en eſt toute ſimple. Ces Meſſieurs ſont ſi près de la roture, qu'on n'eſt pas étonné de trouver en eux un arriere-goût de terroir. . . .

. . . . .

. . Nous ſommes faites pour être eſclaves de la mode, nous le ſommes en tout Pays. En Chine on nous mutile, on nous eſtropie pour nous faire un petit pied ; en France

on veut que nous ayons l'eſtomac en délabre : livrons-nous à la bizarrerie de l'uſage, nous nous en trouverons encore mieux que les Dames de Pékin. Les maux qu'elles ſouffrent ſont réels, les nôtres ne ſont que de convention. Ne perdez jamais ce point de vue : biens & maux, chez nous, tout n'eſt que fiction. Je n'en excepte qne la tendreſſe que j'ai pour vous.

LETTRE VII.

DEUX heures pour l'immenſe chapitre des bâillements, & prétendre l'avoir épuiſé ! Ah ! ma chere, le petit Abbé n'eſt qu'un ſot, ou un maître du dernier ſuperficiel. Combien je rabas de ſon mérite ! Que peut-il vous avoir appris dans ce court eſpace ? Il vous a donné la légende des bâillements les plus communs, les plus journaliers. La belle théorie que la ſienne ! Bâillez, Madame, bâillez toutes & quantes fois vous vous ennuyez. Et qui ignore que l'ennui eſt le pere du bâillement ? L'inſtinct de la nature ſuffit ſeul pour

en inſtruire. Que l'on ôte à une petite fille ſa poupée, qu'on l'empêche de jouer à la madame avec le marmot qu'elle nomme ſon petit *mali*, que fait la belle enfant? elle pleure, s'ennuie & bâille. Il n'y a pas juſqu'aux animaux qui ne ſoient avertis de la préſence de l'ennui par les bâillements. Dès que zéphirine n'eſt plus ſur mes genoux, que je ceſſe de la couvrir de baiſers, elle devient triſte, chagrine & *bâilleuſe*. Si les bêtes ont, comme nous, le tact du bâillement, elles ont auſſi le talent de le provoquer. (Ceci ne doit s'entendre que des bêtes à figure humaine.) Combien de gens de notre connoiſſance le poſſedent à un degré éminent! Mais, chut; je ne veux point me

livrer à la médiſance, je préfere de vous démontrer qu'on ne peut faire un pas, dans la ſociété, ſans rencontrer l'eſcorte des bâillements; elle a droit de préſence dans toutes les maiſons : la vôtre n'en eſt pas plus exempte que la mienne. Pour ne pas m'accuſer de vous injurier ſans fondement, de grace, ſuivez-moi un peu dans les détails. Je vous ſuppoſe dans votre cabinet d'aſſemblée, attendant l'heure de la cohue, vous tuez le temps, vous vous occupez à parfiler, ou à faire du filet, n'importe; vous êtes maritalement vis-à-vis de M. le Comte; il vous regarde travailler par contenance, ou bien il parcourt une brochure, qu'il quitte d'une minute à l'autre, pour vous adreſſer

un monosyllabe ; vous lui répondez avec le même laconisme. Jusques-là tout est dans l'ordre. Pour finir le tableau, il n'est plus question que de vous voir bâiller l'un & l'autre à l'envi. J'en aurois la douce satisfaction, si le bruit des voitures qui s'arrêtent à votre porte ne vous avertissoit de suspendre ces gentillesses du tête à tête marital. A la lueur de vingt bougies répétées dans six glaces, je vois entrer deux femmes qui doivent être l'ame de votre cercle : l'une est la Comtesse d'Estinasse, vieille joueuse, qu'accompagne Dolbi, son Tailleur ordinaire au Pharaon ; l'autre est la Duchesse de Termille, jolie tricheuse, la terreur de tous les joueurs intéressés, & la coque-

luche de ces agréables qui ſe font un mérite de ſe laiſſer dépouiller, ſous l'eſpoir d'avancer leurs affaires. Les battants ne ceſſent de s'ouvrir : vingt perſonnes arrivent ſucceſſivement. Toutes ſont leſtes, enjouées, ſémillantes. Quelle ſoirée délicieuſe vous allez paſſer, Comteſſe ! Ah ! vous n'êtes pas aſſez neuve pour ignorer que plus une aſſemblée eſt brillante & nombreuſe, plus il y a à parier pour les bâillements. Ces enfants de l'ennui ſont étranges ; ils ſe plaiſent infiniment dans la bonne compagnie : ils n'ont pas tort ; ils y ont plus de victimes que par-tout ailleurs. Et de fait, quand, dans ce que nous appellons la bonne compagnie, nous avons épuiſé l'article des nouvelles du

jour & des modes, effleuré le chapitre de la calomnie, tari celui de la médiſance, quelle reſſource nous reſte-t-il ? celle de bâiller. Bâillez donc, Comteſſe, ſur-tout quand vous jouez un triſte Wiſck avec des partenaires qui conſervent toute la morgue angloiſe. Vous ſavez où la trouver, puiſque je vous fais lier partie avec la vieille d'Eſtinaſſe, le ſilencieux Chabrinont & le glacial Baron de la ***. Quittez-vous le jeu pour être à la converſation, vous ne pourrez vous diſpenſer de bâiller. Vous entendez diſcourir le perſiffleur Deſmazieres, c'en eſt aſſez. Aux ſeuls mouvements de levres de l'agréable de ****, on preſſent le bâillement. Eſt-il jamais ſorti autre choſe

que des fadeurs de cette bouche emmiellée? Les saillies de Richard, le Fermier, doivent faire la même impression : elles sont tellement encrassées, que ce seroit folie d'en chercher le brillant. Pour les bons mots du Président de Tolbigny, ils sont aussi vieux que le code sur lequel il a pâli. Le bon homme vous permet d'en bâiller, sans s'en formaliser. La coquette d'Arfeuille n'a pas cette générosité ; elle ne pardonne pas les symptômes de l'ennui quand elle différte. La pauvre femme n'a que ce travers : ménagez-la. Que votre éventail l'empêche de remarquer le dérangement de vos jolis traits. Un peu moins de ménagement pour la dévote Servine : toujours parler du cher-

Directeur, ne chanter que lui, & exiger qu'on l'entende de sang-froid ! dites-lui, en bâillant & rebâillant, que, pour une ame pieuse, elle n'est guere charitable. Si ce dernier bâillement fait éclat, rejetez-le sur les vapeurs qui vous tourmentent. A ce mot, on levera le siege ; &, tout en s'en allant, les uns vous plaindront de bonne foi, d'autres crieront que vous vous donnez un ridicule, le plus grand nombre conviendra qu'il vous sied : ce sont les gens sensés, & moi à leur tête, parce que personne ne prend plus d'intérêt à votre avancement vaporeux.

P. S. J'oubliois de vous dire qu'il faut renvoyer cet Abbé Delair : avec vos dispositions & mes conseils,

vous n'avez pas beſoin d'un maître auſſi ignare. Sa vogue, qui m'a éblouie, eſt une choſe inconcevable. Comme les réputations s'uſurpent !

LETTRE VIII.

QUE la Marquiſe eſt changeante! vous le direz, ma très-chere, voyant que je ne vous tiens pas parole ſur les bâillements. Je vous avois promis de revenir ſur cet article, nous devions le traiter à fond; voilà quelles étoient mes promeſſes, n'eſt-ce pas? j'en tombe d'accord; mais ſouvenez-vous du proverbe que nous avons joué il y a peu: *promettre & tenir ſont deux.* Je le joue aujourd'hui. Il devoit être queſtion des bâillements, il n'en ſera rien. La réflexion approuve cette variation de ma part. J'ai réfléchi que plus vous vous répan-

drez, plus votre expérience vous apprendra à bâiller. Ne consultez aussi qu'elle pour les engourdissements & les assoupissements. Ces deux symptômes des sombres vapeurs sont si étroitement unis avec les bâillements, que qui connoît ces derniers, ne tarde pas à être familiarisé avec les premiers. Etes-vous curieuse d'en faire une prompte épreuve ? partez sur le champ pour Versailles, je vous suis garante que vous n'en aurez pas respiré l'air quatre minutes sans vous appercevoir que bâillements, engourdissements & assoupissements ont habituellement les honneurs du Louvre. Dans l'œil-de-bœuf, quoiqu'il y fasse à peine clair, il y a assez de jour pour distinguer nos symptômes,

malgré le soin que le Courtisan prend de les mâter par une pétulance purement grimaciere. Même allure de grimace dans la galerie. Vous êtes une bonne femme, si vous vous laissez prendre à l'air affairé de nos talons rouges. Leur empressement ne dupe que la bonhommie : c'est un masque qui tombe comme l'écorce d'un arbre qui dépérit. J'ai retenu cette comparaison judicieuse, que je ne m'approprie pas ; elle appartient à Chardal, homme de Cour par nécessité, Agronome par goût ou par manie : il ne répete que cela à toutes les fins de quartier. Pour notre ami Molliac, il prétend qu'il est aussi accablé que s'il avoit suivi un grand Opéra pendant trois mois,

N'en doutez pas, Comteſſe, on eſt autant aſſoupi à la Cour qu'on peut l'être dans un bureau de bel-eſprit, où maints avortons du Parnaſſe ſuent ſang & eau pour animer leur muſe engourdie. Ce n'eſt pas encore en dire aſſez, l'état du Courtiſan eſt plus léthargique. Vainement vous m'oppoſez ſon agitation bruyante, elle ne m'en impoſe pas. On a beau dire que c'eſt à la Cour qu'il faut chercher le mouvement perpétuel, moi, je ſoutiens qu'on ſe laiſſe tromper par les apparences. Avec de la réflexion, vous conviendrez que je n'avance pas un paradoxe. Une vérité des plus lucides, ſelon moi, eſt que les mouvements des gens de Cour operent en eux le même effet

ue l'agitation d'une remueuse sur
n enfant : celle-ci excite l'assou-
issement, & eux le trouvent tout
aturellement dans leur turbulente
ctivité. Il n'y a que cette diffé-
ence ; mais je ne veux pas en
lire davantage. Tout ce que je vous
lemande, c'est de faire mettre vos
hevaux, & de partir aussi-tôt ma
Lettre reçue. A votre retour, vous
me ferez part de vos observations.

LETTRE IX.

IL faut, tendre amie, que l'épidémie vaporeuſe de la Cour ſoit de nature bien communicative. A peine y avez-vous ſéjourné huit jours, vous en revenez auſſi triſte, auſſi ſombre, auſſi rêveuſe qu'une femme attachée, qui ſort de ſemaine. Je m'attendois à vous trouver excédée, je n'étois pas préparée à vous revoir abymée dans le noir, tout autant qu'une Ducheſſe ambitieuſe qui intrigue depuis vingt ans. Rien de ſérieux ne vous conduiſoit au pays des graces, vous n'en avez aucune à ſolliciter, vous ne vous

ıciez point de la préſentation ;
ſt l'affaire la plus intéreſſante
e nous puiſſions avoir, vous y
ez renoncé. Quel objet vous
t donc martel en tête ? Tout ce
i vous intéreſſe eſt pourvu. Vos
ux freres ſont placés : l'Abbé
nt d'être nommé à un fort bon
êché, le Marquis a la ſurvivance
Régiment de ſon oncle. Le cher
omte, cet intéreſſant mari, ne
-t-il pas être Lieutenant-Général
la premiere promotion ? Je m'y
rds, je ne devinerai jamais la
uſe de votre morne rêverie. Vous
auriez pas la mal-adreſſe d'être
ellement vaporeuſe ſans rime ni
iſon ? il ſeroit abſurde à moi de
croire. Je vous ai tant répété
'il n'en faut avoir que le jeu ! j'en

conclus que, pour vous tirer de vos rêvaſſeries, j'irai vous prendre tantôt, pour vous mener à la Piece nouvelle; nous ſerons ſeules dans ma loge: j'éloigne Terſigni; je lui ai ordonné d'aller préparer les lieux, pour nous recevoir dans ſa petite maiſon du Fauxbourg. Mon intention eſt que vous voyez ce bijou: nous irons à la ſortie du Spectacle. Mais quoi! j'apprends à l'inſtant que la Piece nouvelle eſt un Drame. D'Alerval, que l'on m'annonce, me jure qu'il eſt plus déchirant que Béverley, plus atroce que Roméo & Juliette. Vous n'êtes pas dans une ſituation à pouvoir ſupporter des maſſacres & des empoiſonnements. Il nous reſte la reſſource des Italiens. Quoique ce ne ſoit pas le

ur, nous pourrons cependant y aller
ntendre une Ariette ou deux. Autre
ontrariété dudit jour : l'affiche an-
once auſſi des pleurs chez ces
aſquins. On donne *** & ***.
n vérité, cela crie vengeance. Il
'eſt plus poſſible de trouver à rire
armi nous. En bonne police, on
evroit défendre aux deux Thalies
'être ſi larmoyantes : ce ſeroit un
ommage à rendre à Moliere, certes
lus agréable à ſes mânes qu'une
pothéoſe. Arlequin partageroit la
atisfaction faite au Comique Fran-
ais. Je gage qu'une ordonnance
le réforme lui feroit autant de plaiſir
qu'un plat de macaroni, fuſſent-ils
le Naples ou de Bologne. Quoi qu'il
en ſoit de ces contrariétés, je
ne vous laiſſe pas à vous-même.

J'irai m'emparer de vous : la vuë de la petite maiſon ſera toujours un objet de diſtraction.

LETTRE X.

QUE ne m'avez-vous dit, myſ-
rieuſe Comteſſe, que l'agréable
nevalier de Fezerolles avoit été
tre ombre tout le temps que vous
ez paſſé à Verſailles ? Si j'avois ſu
'il ne vous avoit pas quittée d'une
nute, je ne me ſerois pas mis
prit à la torture pour chercher
ource de votre profonde rêverie.
ſais un gré ſingulier à Terſigni
l'avoir mis en quatrieme à notre
per de la petite maiſon. Ce Ter-
ni eſt un homme unique pour les
entions, quand il le veut bien.
me charge de reconnoître celle
il a eue pour vous, quoique

vous ne le méritiez point, après une pareille dissimulation. Je me sens toute disposée à vous quereller. Est-il un procédé plus irrégulier ? Vous n'avez pas de meilleure amie que moi, & vous me faites mystere d'un amour que je ne puis qu'approuver. Il y a un siecle que je vous voulois amoureuse. Sans amour, je ne pouvois faire de vous une vaporeuse parfaite. Si vous eussiez aimé, il y a long-temps que vous en feriez aux étourdissements, peut-être même aux évanouissements. Ces symptômes ne peuvent être éloignés avec le Chevalier : je ne connois pas d'homme plus entreprenant. Avec ces sortes de gens, il est bien difficile à une femme de ne pas s'évanouir, quand ce ne

ſeroit que de fatigue. Puiſque le mot m'échappe, répondez-moi, ma très-chere, vos pauvres nerfs ne ſont-ils pas bien fatigués de la commotion d'hier ? Quelle ſecouſſe ils eſſuyerent à l'apparition de Fezerolles ! comme vous ſortîtes de votre mélancolie ! Plus de noir, plus de triſteſſe, plus de rêveries. Quel tremblement ſubit, à la premiere parole qu'il vous adreſſa ! que le redoublement fut étrange, lorſqu'il vous donna la main pour paſſer dans la ſalle à manger ! Pendant tout le ſouper il fut continu. Le Chevalier y répondit bien; il tremblotoit comme un quaker. Ne me faites pas l'injuſtice d'imaginer que je rappelle cette ſcene *tremblante* pour la badiner, j'ai

un motif tout différent ; je ne vous en parle que pour vous donner un conseil d'amie. Apprenez que la prudence exige que l'on jette un voile sur une tendre liaison. Un arrangement s'affiche, une affaire de cœur se taît. Vous en avez une avec le Chevalier, il n'est pas nécessaire que ce soit une chose notoire. A vingt ans, l'amour cherche le mystere, à trente, il lui faut de l'éclat. Vous êtes loin de cet âge où la vanité charge son carquois ; croyez-m'en, affublez l'enfant de Cythere d'un épais manteau que les yeux de lynx de notre jaloux Comte ne puissent percer. Votre adroite cousine est un modele que vous devez imiter. Les tremblements de nerfs habi-

tuels auxquels elle s'eſt vouée, depuis que Derſure eſt l'ami de la maiſon, donnent tellement le change à toute ſa famille, qu'il n'y a pas, juſqu'à ſon mari, qui ne la plaigne. Que le vôtre devienne auſſi dupe. Ayez des oſcillations nerveuſes la premiere fois que vous le verrez de belle humeur : cela intéreſſera d'abord la belle ame du Comte, puis il s'accoutumera aux commotions. Voilà préciſément ce qui eſt de néceſſité abſolue. Les tremblements ſeront fréquents, toutes les fois que, lui préſent, le Chevalier viendra vous faire un doigt de cour. Mon Terſigni me ſurprend écrivant cette prédiction : il dit que je prononce comme un oracle ; mais il ne veut pas que je

faſſe plus long-temps la Pythoniſſe. Il s'obſtine, je lui cede. Eſt-ce foibleſſe de ma part ? à vous d'en juger, Madame la Comteſſe.

LETTRE XI.

OU en feriez-vous, jolie tremblеuſe, ſi je ne vous avois fait votre leçon ? La belle ſcene avec votre harpie de tante ! Que de criailleries ! que de ſermons ſur la fidélité conjugale ! Vous avez évité cette bordée. Comme elle étoit prévenue ſur vos affections vaporeuſes, elle n'a pas remarqué que les tremblements vous ont aſſaillis ſeulement à l'arrivée du Chevalier ; elle y a été divinement trompée. Je ris encore de ſon empreſſement à ordonner de l'eau de poulet. Je me ſuis bien amuſée de l'effort fait à ſa tenacité, pour ſe deſſaiſir en

votre faveur de ſa proviſion de ſel d'Angleterre. Le combat qu'elle s'eſt livré pour vous céder un flacon d'eau de luce, m'a fort divertie. Toutes ces victoires ſur ſon avarice m'ont autant fait de plaiſir que la ſcene où Harpagon fait à Marianne un préſent forcé de ſa bague. Ces petits aſſauts vous ont échappés : vous étiez ſi occupée du Chevalier ! Vos frémiſſements mutuels auroient éclairé toute autre que l'aveugle tante. Les tremblements ſont donc quelque choſe de bien délicieux en amour ! tous les amants commencent par-là. Je me rappelle que, dans les commencements de ma priſe de cœur par Terſigni, nous tremblions l'un & l'autre comme la feuille. Ce *quakériſme* s'eſt diſſipé. Il en ſera

de même pour vous deux, quand la pudeur de l'une aura été familiarisée avec les attaques, & la hardiesse de l'autre encouragée par les victoires. Je vous jure qu'alors l'amour ne sera plus timide ni tremblant. Il est comme tous les enfants que la nouveauté intimide & que l'habitude aguerrit jusqu'à l'audace. Je finis par cette comparaison, qu'avec le temps, ma toute belle, vous trouverez pleine de justesse.

LETTRE XII.

AH ! Comteſſe, la mépriſe n'eſt pas excuſable, vous prenez des palpitations pour des maux de cœur. De grace, ſortez d'erreur, conſidérez que vous êtes dans une ſituation où, quand on a un cœur, il palpite. N'aimez-vous pas ? n'avez-vous pas des vapeurs, ou ne devez-vous pas en avoir ? En faut-il davantage pour vous prouver que jamais circonſtance ne dut être plus favorable aux palpitations ? Je me garderai bien de vous rien dire ſur celles que l'amour fait naître, c'eſt au Chevalier à vous en entretenir. Il en eſt de locales ſur leſquelles

j'ai droit d'inſtruction. Vous avez trop d'uſage pour ignorer que, quand le haſard vous raſſemble avec cinq ou ſix femmes qui les affichent, il eſt de convenance de vous joindre à elles. Vous n'avez pas oublié comme on a tiré à boulets rouges ſur cette pauvre Baronne d'Iſſeval, pour avoir manqué à ce devoir d'étiquette : elle a été couverte de lardons, chantée & épigrammatiſée par tous les beaux-eſprits de l'Hôtel d'Artilly. Au fonds, la Baronne ne méritoit pas ces brocards. Le jour de ſon méfait il étoit de toute impoſſibilité qu'elle éprouvât le moindre battement de cœur. Pas une ame qui l'intéreſſât dans le nombreux cercle où elle faillit ; elle n'avoit ni amant, ni

chien : un de ces tendres objets lui auroit ſauvé un ridicule. Sans ſon Angora, la maîtreſſe de la maiſon tomboit dans la même faute que la Baronne. L'animal idolâtré eut des convulſions très à propos pour Madame d'Artilly ; ſon cœur uſé n'auroit pas battu ſans cet accident. On le lui auroit aiſément pardonné. A ſoixante ans, il eſt permis à un cœur de connoître l'état d'inertie. Peut-être y a-t-il de l'impertinence à un cœur de cet âge de prétendre parler ; je dis parler : qui ne ſait que les palpitations ſont le langage du cœur ? Vous en doutiez autrefois, le Chevalier vous a heureuſement guéri de ce pirrhoniſme ; vous vous félicitez de n'être plus ſous ma férule pour cette

erreur, une autre vous y fait rentrer. N'eſt-ce pas errer, que ſoutenir, comme vous faites, que l'amour ſeul fait parler le cœur? Je conviens, en adoptant l'expreſſion d'un Philoſophe précieux, que le cœur eſt le tambour de l'amour, mais je maintiens qu'il ne bat pas au champ ſeulement pour l'amour, ou, parlant plus à l'uni, il emprunte également ſon langage des autres paſſions. Cette vérité de fait a ſuffi pour donner faveur aux palpitations. Quel intérêt n'avons-nous pas d'y recourir, pour maſquer tant d'agitations ſecretes dont une connoiſſance diſtincte auroit des ſuites funeſtes? Il faut que cette branche du ſyſtême vaporeux paroiſſe d'une utilité bien réelle aux

hommes : ils s'y accrochent comme nous, eux dont encore quelques-uns font les braves ſur les foibleſſes & autres ſymptômes. Un obſervateur prétend que celui des palpitations ne ſied qu'à nous autres femmes. Quoiqu'il appuie cette opinion ſur les raiſonnements les plus galants, il dit qu'elles ajoutent quelque choſe de ſéduiſant aux mouvements accélérés d'une gorge éblouiſſante. Malgré cet hommage rendu aux pommes de la beauté, je ne veux pas lui accorder que notre ſexe ait le privilege excluſif des palpitations ; le ſien le partage avec nous. Selon moi, les hommes, ſi jaloux de la juſteſſe de l'eſprit, n'en ont jamais plus montré qu'en les adoptant : ils ſont ſi faux, qu'un ſymp-

ome qui favorise le déguisement
st fait pour les subjuguer. Je sais
ré à d'Antreuil d'afficher les pal-
itations : elles cachent l'odieux des
ouvements qui agitent son cœur.
et homme feroit *abominé* dans
. société, s'il y étoit connu. Il
asse pour vaporeux : on ne pense
as à soupçonner que les crises aux-
uelles il est sujet sont des crises
'envie. Tercheres n'est pas aussi
eureux que ce maudit d'Antreuil :
omme il est connu pour un héri-
er de la ladrerie des Harpagon
des Tardieu, il n'en impose à
ersonne. Il est vrai qu'il n'est pas
écessaire d'être Genéliate, pour
re dans son cœur, il palpite dès
ue l'on prononce le mot dépense.
elui d'économie fait tomber en

syncope le prodigue Sainpré. De ce que les palpitations n'ont aucun succès pour ces deux hommes & une infinité d'autres, en faut-il conclure qu'elles ne sont pas faites pour les hommes, ou les hommes pour elles ? N'en tirez pas cette conséquence, elle seroit absurde : ce seroit déraisonner aussi complettement que si l'on vouloit nous interdire les palpitations, à cause qu'il est des femmes dont on devine jusqu'aux principes de leurs émotions les plus secretes & les mieux concertées. Il faudroit, par exemple, avoir le tact bien obtus, pour ne pas toucher au doigt l'exacte vérité des vives émotions de cette Figurante qui coûte plus à Mondor que ses meutes, ses attelages &

s ſoupers. Un ruſtre, apparoiſ-
nt dans ſon cabinet de toilette au
oment où Mondor y entreroit un
rain à la main, n'auroit pas be-
in du grimoire de ſon Curé, ou
e faire un pacte comme le Berger
plus ſorcier de ſon Village, pour
ercher la cauſe de l'agitation de
Nymphe; elle ſauteroit aux yeux
u ruſtaud tout auſſi clairement
u'à ceux d'un homme inſtruit à
s dépens de la cupidité de cette
rte de déeſſes. Tant pis pour elle,
nt pis pour toutes les femmes à
ui les palpitations ſont inutiles;
: vous jure que mon cœur n'en
alpitera pas moins tantôt. Vous
vez où je dois me trouver. A notre
remier jour de loge je vous en
irai quelque choſe, à condition

toutefois que vous me rendrez un compte exact de votre ſoirée : elle ſera délicieuſe, je penſe ! N'eſt-ce pas la premiere où le Chevalier & vous aurez la liberté de vous dire, entre quatre yeux, combien vous vous aimez. Quelle ſoirée, divine amie !

LETTRE XIII.

RENEZ-VOUS-en à l'infortuné ublimont, ma belle amie, ſi n reviens encore aux palpitations. ourquoi fait-il une mauvaiſe Piece? ourquoi la fait-il jouer ? pourquoi eut-il à toute force que nous yons témoins de ſon déſaſtre ? h ! je ſuis encore ſi frappée de état cruel dans lequel il fut pen- ant la repréſentation, que je ne ois plus, je ne rêve plus, je ne arle plus que palpitations. Que elles du *pauvre diable* étoient freuſes ! Au moindre ſouffle élevé u Parterre, ſon cœur battoit d'une étrange ſorte, que je craignois

pour lui quelque funeſte accident : j'en eus une crainte réelle au redoublement des huées qui ſuffoquerent ſon Héros, & le firent périr d'une mort prématurée à la premiere Scene du troiſieme Acte. Vous vous rappellez bien que notre effroi nous empêcha de lui être bonne à rien, lorſqu'il perdit connoiſſance à ce coup inattendu. Sans Florancé, je crois que c'en étoit fait de Dublimont ; il auroit été enſeveli avec ſon Tyran & ſa Princeſſe. Je ſuis encore toute émerveillée que deux mots aient ſuffi pour le rappeller à la vie. Florancé n'en a prononcé que deux, *changements*, *corrections*. Dirons-nous, d'après ce miracle, que ces paroles ont une vertu

te particuliere pour reſſuſciter
gens ? Non, bonne Comteſſe.
rſigni m'a appris qu'elles ne ſont
vrai ſtimulant que pour les
eurs de Pieces de Théâtre. Flo-
cé a eu la préſence d'eſprit d'y
oir recours, parce que s'étant
uvé dans le même état que notre
i, cela ſeul lui a rendu la con-
iſſance. En effet, il eſt venu à bout,
ec des changements & des correc-
ns, de faire, d'une Piece en cinq
ctes déteſtables, un Acte paſ-
ble. Terſigni, qui l'a vue repré-
ter ainſi *rapetaſſée*, ne lui donne
s rang dans le vaſte répertoire
s Pieces médiocres. Je crois ce
gement d'une ſévérité outre me-
re. Je ne ſuis pas la ſeule de ce
ntiment : j'ai de fortes raiſons pour

penſer que Terſigni eſt un peu in-
juſte vis-à-vis de Florancé : il n'a
pas encore oublié avec quelle cha-
leur cet *Ecrivaſſier* a oſé ſoutenir
que les Gens de Lettres ne ſont
pas ſuſceptibles de vapeurs. Voilà
le fin de ſa ſévérité : c'eſt une pe-
tite vengeance d'autant plus excu-
ſable, que la theſe de Florancé eſt
pulvériſée à la ſimple lecture de
ſes Ouvrages. Il eſt très-ſûr que
ſes Lecteurs ne tomberoient pas
dans des aſſoupiſſements léthargi-
ques, ſi lui-même ne les y forçoit
par la marche peſante de ſa plume ;
elle trahit l'état de ſon eſprit, c'eſt-
à-dire ſon aſſoupiſſement à l'inſtant
de la compoſition. J'ignore ſi le
Romancier Trélin eſt auſſi dans le
beau ſyſtême de refuſer les vapeurs

s confreres les Auteurs ; en
cas, il eſt en contradiction
lui-même. J'en juge ainſi
rès le principe reçu qu'un Au-
ſe peint dans ſes produc-
s : les ſiennes annoncent l'être
plus engourdi de la nature,
s le loir ou la marmotte. Il en
dire autant de Blonchard, le
oſophe. On ne bâille, à chaque
ſéquence de ſes ſyllogiſmes,
parce qu'il a bâillé le premier.
ne ſe fût pas ennuyé, il n'au-
jamais penſé à ennuyer le
blic. Enfin, je ſuis tellement
uadée que les enfants des
ſes ſont ſoumis aux affections
oreuſes, que je n'en excepte
le Madrigaliſte Desforges, ni
Chanſonnier Delaroche, ni tous

ces petits faiſeurs de bouquets à Iris, qui, croyant raſſembler des roſes, ont le guignon de n'offrir jamais que des pavots. Le Drammatiſte du Sifflet mérite bien que je ne l'oublie pas : il eſt peut-être le Héros des Vaporeux. Tout en lui eſt affection nerveuſe. Sa ſenſibilité eſt-elle autre choſe qu'irritation ? Ses fureurs, ce ſont des criſpations continues. Pour le ſombre dont il maſque Thalie, le plus ignare des Médecins de Moliere ſoutiendroit qu'il vient d'une bile noire & d'un foie obſtrué ; & il auroit raiſon. J'ai eu auſſi mes raiſons pour m'étendre ſur les affections vaporeuſes des Gens de Letres : vous les protégez, Comteſſe, ainſi leur

emple doit être d'un grand
ds pour chaſſer vos doutes ,
vous en reſte. Il faut conve-
que le Chevalier en fera en-
re plus qu'eux : auſſi eſt-ce de
que j'attends votre parfaite
nverſion. Ne m'en voulez-vous
s de vous parler ſi peu de
? Je réparerai cette faute :
illeurs , que pourrois-je vous
dire ? Votre cœur ne parle-
l pas & plus haut & plus élo-
emment que moi en faveur de
cher objet ?

LETTRE XIV.

AVEC de l'humeur comme un dogue, que peut-on vous écrire ? Je n'en ſais rien, Comteſſe ; je laiſſe aller ma plume : c'eſt elle qui vous donne avis que, ſi vous êtes curieuſe de voir une femme atterrée par un accès d'humeur le plus violent, le plus terrible, le plus affreux, vous pouvez venir chez moi à l'inſtant même : tout y eſt en déſordre. Ce tableau détraquera peut-être un peu la ſymétrie de votre glaciale égalité. Laurent vous dira combien je ſuis loin du calme : je le querelle depuis que je ſuis levée. Arrivez, je vous querellerai

ellerai auſſi... Ma taſſe de Seve, ce morceau unique du pinceau de Boucher, eh bien! vous la trouverez en pieces. Julie l'a caſſée... Non, non, ce n'eſt pas Julie..... l'audacieuſe vous dira que je l'ai bruſquée. Qui ne bruſquerois-je pas! Je batterois Terſigni... Le barbare!... J'aime à croire que, s'il m'eût vu hier dans l'état où je suis aujourd'hui, il ne ſeroit pas parti. Il reviendra dans huitaine, je le ſais; mais venez me le répéter: accourez, nous cauſerons. Que vous dirai-je? La petite Chanoineſſe n'épouſe plus le Baron. Eh! pourquoi? ſans doute parce qu'elle eſt d'un caractere trop égal. Quelle gaucherie! Et vous... vous perdrez le Chevalier: il n'a pas encore ſoup-

çonné en vous le moindre nuage : c'eſt un épouvantail néceſſaire à préſenter à un amant comme à un mari. J'ai eu la mal-adreſſe de ne m'en pas ſervir pour intimider mon fugitif. Je vous attends, ma bien bonne ; mon impatience eſt telle, que je ſuis tentée de vous faire une très-humble ſupplique : j'allois y ſuccomber, ma plume s'y oppoſe ; elle ne marque plus. Je la briſe : la voilà briſée.

LETTRE XV.

QUAND on a entendu prononcer par le Kain le *Zaïre*, *vous pleurez*, on ſent l'empire de nos pleurs ſur le cœur des hommes. N'attendez pas de moi aucune théorie ſur l'uſage des larmes ; elles trouvent place dans le tout vaporeux, dans les ſymptômes factices comme dans les réels : c'eſt tout autant qu'il vous en faut pour vous perſuader que vous ne devez pas les négliger. Si je n'étois pas ſi pareſſeuſe, un ſujet intéreſſant à traiter, ce ſeroit l'hiſtorique des miracles que nous autres femmes avons opérés avec des

paupieres humides. Tous les prodiges de la Féerie, les hauts faits des preux Chevaliers ne ſont pas à comparer aux merveilles que font encore tous les jours deux beaux yeux baignés de pleurs. Soyez vraie : je gage que vous les avez déjà employés vis-à-vis du Chevalier. Je ne vous cache pas que, ſi je n'avois eu recours à eux pour redoubler l'amour de Terſigni, il y a long-temps que ſon cœur auroit connu le deſſéchement. Peut-être notre belle paſſion ſeroit-elle languiſſante, ou tout-à-fait éteinte. Ne perdons jamais de vue, ma toute bonne, que pleurer pour nous, c'eſt attaquer les hommes avec des armes contre leſquelles ils n'ont pas de bouclier. Obſervez cependant qu'il

y a des regles de tactique dans ces fortes d'attaques, comme dans celles de Vauban. Gardez-vous d'imiter votre petite parente, gauchement ſenſible aux folies de ſon mari : elle a perdu ces beaux yeux, ſi grands, ſi vifs, à pleurer ſes infidélités. Quelle ſottiſe ! ſur-tout dans un temps où le Duc de ***, ce cœur ſi humain, lui propoſoit de tarir la ſource de ſes larmes. Une folle, qui ne ſait guere encore les ménager, c'eſt cette Actrice ſi déplacée dans ſes rôles, & qui auroit ſi bien rempli ceux de pleureuſe dans les funérailles des Anciens. Vous ne croiriez pas que cette Magdeleine pleuroit encore hier dans une circonſtance où on ne verſe guere de larmes qu'à quinze ans ?

Elle répondit au Comte d'Apſilli, à qui la choſe paroiſſoit étrange, que c'étoient pleurs de plaiſir. Le Comte a trouvé le propos ſi impertinent, qu'il lui a envoyé, depuis, un rouleau de cent louis, avec un billet qui l'aſſuroit qu'il ne mettra plus les pieds chez elle. Vous pouvez penſer combien de ſanglots à ce meſſage ! Pour ceux-ci, ils étoient raiſonnables. Ce que cette fille a de trop en humide, comme parloient, je crois, les Philoſophes de péripatétique mémoire, ma bégueule de niece l'a en ſec; enfin, c'eſt un marbre. Les atrocités de ſon mari ne lui ont jamais arraché une larme. Le ſcélérat l'a forcée, il n'y a pas longtemps, de ſouper en tiers avec

ſa maîtreſſe dans ſon propre appartement ; elle a été étranglée, ſuffoquée, étouffée, mais ſes yeux n'ont pas été mouillés : auſſi Monſieur n'a-t-il pas même ſoupçonné l'état affreux dans lequel elle étoit. Malgré ſon libertinage, il eſt né ſi ſenſible, qu'il ſe ſeroit attendri, s'il l'avoit vue pleurer. A propos de pleurs, les vôtres firent miracle. Si le Chevalier n'eût pas apperçu la fontaine prête à jaillir, il vous eût impitoyablement quitté pour aller ſe jeter dans l'air de la petite-vérole de ſa couſine la Vicomteſſe. Savez-vous que je ne ſerois pas fâchée qu'elle devînt effrayante : je ne lui pardonne pas de nous avoir réſiſté, quand nous l'avons

tant preſſée de ſe faire innoculer. La voilà punie de ſon entêtement.

LETTRE XVI.

A coup sûr, très-aimable Comtesse, il sera aujourd'hui question du Chevalier : nous avons à parler foiblesses. Faites-moi votre confession : combien en avez-vous déjà eu pour lui ? Vous ne me répondrez pas juste, je m'y attends ; aussi je n'exige pas de vous un calcul : je suis contente, si vous mettez une différence entre les foiblesses d'amour & les foiblesses de style. Celles-ci sont plus importantes que vous ne croyez ; elles sont une réputation. Il est vrai que, pour cela, il faut qu'elles soient placées. Convenez qu'il seroit du dernier

ridicule de ne pas tomber en foiblesse quand un créancier est assez osé pour venir poursuivre le paiement d'une dette de jeu dans une alcove où il fait à peine petit jour à midi. La Baronne d'Issecour n'a jamais manqué à cette convenance; elle s'en est toujours très-bien trouvée. Les hommes ne sont pas si tigres qu'on le croit. Il est à naître qu'une femme foible ne les ait humanisés. L'histoire de la vieille Ducheſſe ne fait pas loi. D'Orbel n'eût pas fait vendre ses meubles sur la place, si elle eût en seulement quarante ans: il me l'a dit mille fois; mais il a été scandalisé de voir avilir les foiblesses par un semblable squelette. Vous me direz qu'il a été moins arabe avec la femme de certain Magistrat;

la fraîcheur de Madame d'Ableville eſt ſon prétexte : d'ailleurs, elle a été ſa créanciere dès l'âge de vingt ans. Dans ce temps, elle ne lui devoit pas encore cent louis, qu'elle tomboit en foibleſſe toutes les fois qu'elle le rencontroit. Il n'y a donc rien d'étonnant que d'Orbel ait été attendri, quoiqu'elle ait paſſé l'âge où l'on inſpire des ſentiments. Pour vous, qui êtes dans la ſaiſon des triomphes, je vous trouve admirable de penſer comme vous faites ſur les foibleſſes d'amour. Ce que vous m'en avez dit l'autre jour eſt le vrai. Le Chevalier doit être bien content de votre petit ſyſtême. Etendez-le auſſi aux foibleſſes vaporeuſes : il eſt reçu que qui en a de fréquentes, eſt réputé ſenſible.

Or, vous n'ignorez pas combien la ſenſibilité eſt de mode dans ce ſiecle de Philoſophie & de ſanté délabrée. Tout homme qui ne l'affiche pas eſt conſigné à la porte, comme celui qui ne porte pas de riches broderies. Sandrailles, tout élégant qu'il eſt, n'a jamais pu pénétrer chez la tendre Murignan, parce qu'il n'a pas la réputation d'être ſenſible. Vous ne concevrez pas cette manie de ſenſibilité; eh bien! apprenez que, dans cette maiſon, tout eſt ſenſible, oui, tout, juſqu'au Cocher & au Suiſſe. Une pareille harmonie de ſenſibilité ne ſe rencontre pas partout. Des penſeurs ont rêvé creux ſur la rareté d'une ſituation de cœur, faite, ſelon eux, pour être

attribut conſtitutif de l'eſpece hu-
maine : ils ont fini par nous donner
urs ſonges. Ces ſonges ont pro-
uit des prodiges. Comme on y
avancé que la ſenſibilité eſt un
on de la nature ; ce qui eſt exac-
ement vrai, la tourbe des raiſon-
eurs a déraiſonné d'après ce prin-
ipe. Ne leur avez-vous pas entendu
ire nombre de fois que, ſi la
enſibilité eſt fille de la nature,
inſi que la beauté, rien n'empê-
hoit qu'on eût recours à l'art,
our l'une comme pour l'autre.
Concluſion priſe, il a donc été
rrêté qu'il étoit tout auſſi permis
'avoir une belle ame factice qu'un
orps éclatant, graces au fard
x aux coſmétiques. Dans le grand
ombre de ſymptômes vaporeux

propoſés pour affiche de la ſenſibilité, on s'en eſt tenu aux foibleſſes. Je gagerois bien que vous ne ſavez pas pourquoi cette préférence. Avant que de vous en inſtruire, rappellez-vous le chapitre des grands événements par les petites cauſes, & vous apprendrez que *les filles* ont décidé ce choix comme elles décident dans les affaires de goût & de mode, où nous tenons à honneur de les imiter. Une de celles qui brillent le plus ſur le trottoir, celle enfin qui fait aujourd'hui une penſion alimentaire à l'imbécille dont elle a & l'Hôtel & les Terres, cette importante créature étant tombée en foibleſſe un jour que ſon grand ami ſaigna du nez chez elle, tous ces petits amis crierent

e c'étoit de ſenſibilité. On les ut ; & depuis, les foibleſſes, mme ſigne repréſentatif d'une ne ſenſible, ſont devenus une idémie. Ce qu'il y a d'étrange, eſt que la Faculté veut qu'elle ſoit ſſi générale que la cacomonade. es ſalubres Docteurs ne connoiſnt plus que cette maladie & les aux de nerfs. Ne viennent-ils as de mettre un fort de la Halle bouillon de poulet & à l'eau tilleul, comme ils y mettent oute jolie femme, qui n'a d'autre tigue que celle de ſe traîner de baignoire à ſa toilette & de ſa oilette à ſon ottomane ? Ce délire e la Faculté fait dire au cauſtique Mereuil, que, ſi un des corps les lus inſtruits croit l'épidémie des

foibleſſes répandue dans la claſſe la plus robuſte des Citoyens, la Nation ſera bientôt le Peuple le plus foible de l'Europe. Selon lui, notre légéreté en eſt une forte préſomption. Votre Phyſicien obſervateur penſe ſes alarmes mieux fondées. Ne crie-t-il pas ſans ceſſe qu'il voit dégénérer l'eſpece pariſienne, parce que la foiblomanie commence à gagner les anti-chambres ? Ne voilà-t-il pas mon grand drôle qui, à l'heure que je le ſonne pour vous porter cette Lettre, ſe trouve dans un état de foibleſſe horrible ; & pourquoi ? parce que ce garçon eſt ſi ſenſible, qu'il n'a pu ſoutenir le froid avec lequel la derniere de mes filles de garde-robe (ce petit chiffon de Suſette) a reçu le bouquet

qu'il lui a préſenté ce matin. Adieu, bonne Comteſſe, je compte toujours vous embraſſer au bal. Le Chevalier ſera des nôtres, je m'y attends, & vous de même, n'eſt-ce pas ?

LETTRE XVII.

JE le ſavois bien, ma charmante, que vous ſeriez vous-même étonnée de vos progrès ; tous vos raiſonnements ſont d'une logique admirable. Pourquoi la pratique ne répond-elle pas à une ſi belle théorie ? Quoi ! vous n'avez pas encore donné une ſcene publique de pâmoiſon ! Ah ! Comteſſe, vous ne deviendrez jamais une femme intéreſſante ; vous êtes la ſeule perſonne de ma connoiſſance qui ne ſe ſoit point pâmée *aux Petits-Peres*, ou à l'Opéra. Cet accident eſt plus avantageux que vous ne penſez : il trouble le Spectacle, met aux champs tous

s agréables, & excite la curio-
é des lorgneurs. Que de bonnes
iſons pour n'y pas manquer! Vous
ous excuſez, & vous me citez
tte pâmoiſon du Luxembourg,
toyable allégation! De bonne
i, vous figurez-vous qu'un tel
énement ait été apprécié par les
dants qui bavardent dans ce dé-
rt, ou par les nouvelliſtes qui
enrhument. Encore paſſe, ſi vous
ſſiez fait la *carpe pâmée* aux Tui-
ries, un jour de galerie, ou au
lais-Royal, aux heures où l'uſage
caque, dans la grande allée,
us les agréables & toutes les mer-
illeuſes de Paris. Il n'en a pas
é ainſi, n'en parlons donc plus.
aime bien mieux vous dire confi-
mment que le Chevalier vous

trouve, en amour, tout auſſi-bien ſtylée qu'une vétérante. Il eſt ſur-tout enchanté de vos défaillances, quand il paroît avec ſon air conquérant. Je lui ai dit, pour l'intriguer, que je vous engagerois à être un peu plus forte: il eût fait bon le voir ſe proſterner à cette menace, & me prier, à mains jointes, de n'en rien faire. Il a déployé toute ſa rhétorique pour me démontrer que la défaillance eſt de coſtume dans certaines ſituations. Je ne ſais s'il a eu l'art de me perſuader, mais, ce qu'il y a de vrai, je vous voudrois à l'heure même dans le cabinet de glace de notre délicieuſe amie. Malgré la bonne opinion que le Chevalier a de votre mérite, je vous y ferois faire une

pétition raisonnée des préliminaires
une pâmoison bien conduite. Je de-
ande des glaces pour cet exercice,
arce qu'il seroit à propos que vous-
ême jugeassiez de la justesse du
aintien que je vous ferois prendre.
otre amie consacre cette Piece
nérie à un usage à-peu-près sem-
lable. Le surnom de cabinet des
races, qu'elle lui donne, me
mble une indiscrétion ; au moins
en est une pour les personnes qui
vent, comme nous, que ses pe-
tes mines trouvées si jolies, son
urire que l'on vante comme si
racieux, ses coups-d'œil qui pas-
nt pour si agaçants, tous ses di-
ins agréments, enfin, sont étu-
iés, combinés & calculés, tantôt
ans une partie de glace, tantôt

dans une autre : il en eſt une, ſur-tout, qu'elle conſulte de préférence; c'eſt celle qui avoiſine l'ottomane; c'eſt auſſi celle dont je vous ferai prendre conſeil. Mais, avant toutes choſes, il ſeroit de néceſſité que vous priſſiez un air abandonné : il ne ſied jamais mieux que ſur le meuble turc. Nous y ſommes de véritables Sultanes, jamais plus ſouveraines que quand nous ſommes près de la défaite. Ce ſeroit une erreur groſſiere d'imaginer que la majeſté ſoit alors de ſaiſon. De la langueur, mon aimable, de la langueur : rien de plus pour devenir ſéduiſante; elle eſt le prélude des foibleſſes, & les foibleſſes ſont l'annonce des pâmoiſons. Dans une pâmoiſon toute ordinaire, la tête

ombe ſimplement ſur le bras,
lacé pour la recevoir. La marche
ſt différente lorſqu'un amant eſt
réſent. Vous comprenez que tout
aturellement la tête ne trouve plus
aſſiette que dans le ſein de cet
eureux mortel, & que vous êtes
ans ſes bras au moment juſte où
s étouffements obligent de vous
élacer. Vous profitez du déſordre
our laiſſer entrevoir une jambe
ivine & un pied de mignature. Cet
rticle eſt peut-être le plus impor-
nt de tous. Si la Marquiſe de
ardel l'eût négligé, elle n'auroit
as fait la conquête du Maréchal
e ***: cela ſeul a ſubjugué le
éros. Plus que toute autre, je
is portée à croire aux influences
s belles jambes & des jolis pieds.

Avant que d'en être au point où j'en ſuis avec Terſigni, j'avois ſouvent remarqué qu'il a la jambe bien faite ; celle du Chevalier ne m'a pas paru mal : y avez-vous fait attention, Comteſſe ? La queſtion eſt un peu maligne, vous avez raiſon,

LETTRE

LETTRE XVIII.

VOUS m'avez arraché, ma belle, une promeſſe que je tiendrai ; vous m'avez fait donner parole de vous dire ſimplement deux mots ſur les étourdiſſements, je ne vous en dirai pas quatre. S'il étoit queſtion d'étourderie, je ne ſerois pas ſi exacte : vous ſavez que c'eſt mon fort ; je ne finirois pas. En fait d'étourdiſſement, je montre bientôt le tuf. Je ſuis déſarçonnée, & je tombe étourdie dès que le bavard d'Anſeragues a tonné quatre minutes à mes oreilles. Vous m'en livrez autant, lorſque la groſſe Ducheſſe a effarouché l'écho de votre

appartement avec ſon fauſſet verbeux. Etant ſi ſuſceptible, je penſe que les étourdiſſements ne vous valent rien. Si, cependant, vous êtes curieuſe d'avoir des notions ſur ces ſymptômes vaporeux, je vous renvoie à l'Abbeſſe de *** : ſon ſang ſtagnant lui en cauſe de fréquents toutes les fois qu'il n'eſt pas fouetté par le babil des parloirs. Votre épais voiſin eſt encore un homme à conſulter. Je ne parle pas de votre Duc apoplectique, j'entends votre hypocondre Financier. Vous déplaît-il de recourir à lui ? eh bien ! adreſſez-vous à ſa femme : elle poſſede mieux que perſonne la recette des étourdiſſements. Ses ſuccès auprès de l'impertinent Hautbuiſſon en ſont une preuve non-

équivoque. Elle sollicitoit le crédit de ce puissant subalterne ; fatiguée de ses éternelles remises, elle s'avisa d'un expédient qui applanit toutes les difficultés. Elle avoit remarqué que ses pelottes de graisses ne déplaisoient pas à Hautbuisson ; forte de cette découverte, elle pénetre hardiment jusques dans son arriere-cabinet. Soit bonheur ou malheur, hasard ou adresse, elle n'y est pas deux minutes sans qu'il lui prenne un étourdissement des plus complets. Aussi, s'écria-t-elle, lorsqu'elle en revint, un évanouissement a valu ses places au pere, un étourdissement les assure au fils. Ce trait doit suffire pour vous faire connoître tout le mérite de votre voisine. Trouvez donc bon que je

n'étende pas cette lettre davantage. Plus de longueur vous impatienteroit : d'ailleurs, ie ſais que le Chevalier ſera encore chez vous au moment de la réception.

LETTRE XIX.

OUI, j'en conviens avec mon admirable amie, jamais je n'ai été dupe comme je le fus, l'autre soir, de votre éblouissement subit. J'aurois gagé mon honneur que c'étoit un accident purement hystérique. Que j'aurois bien travaillé ! En vérité, je m'en veux de ne vous avoir pas devinée. Il étoit tout naturel de penser que, comme vous ne faites rien sans raison suffisante, vous aviez une raison plus que suffisante d'être éblouie de la quantité de diamants qui rembrunissoient la petite taupe. Le cher Comte a été plus pénétrant : il a jugé que votre

riviere étant des plus médiocres, il n'étoit pas étonnant qu'une autre plus éclatante ait fait sur vous une impression funeste : il y a porté remede ; vous pouvez vous parer en toute sûreté de celle dont il vous a fait présent : soyez intimement persuadée que vous ternirez tous les cryſtaux de mon éblouissante cousine. Il ne vous sera pas si aisé de narguer la Déesse qui enchaîne notre aimable Lord. Depuis que ce Pair de la Grande-Bretagne a placé son Duché, ses chevaux & ses vaisseaux sur la tête, sur la poitrine & sur les bras de cette jolie créature, il n'y a plus de pari ouvert pour savoir quelle est la femme la plus riche en diamants. L'éteinte Sophie, que l'on pren-

droit pour une Reine de Golconde, n'eſt pas à oppoſer à Miladi ; elle a cependant pris la même route qu'elle pour *s'endiamenter*. Les éblouiſſements ont été, pour l'une & pour l'autre, des mines plus riches que celles du Grand-Mogol. Vous n'avez pas de peine à le croire, vous venez d'en faire une épreuve. Dieu me garde de vous conſeiller jamais de la répéter vis-à-vis d'autres hommes que votre mari ! Il faut être Nymphe de couliſſe comme Sophie, pour former un écrain pareil au ſien. Il n'y a que cette fille, dans le monde, pour ſe faire donner adroitement ce qu'elle convoite. Ne vient-elle pas d'eſcamoter, par un éblouiſſement de circonſtance, ce diamant ſi fameux,

que l'imbécille propriétaire avoit trouvé tant d'occaſion de placer mieux. Je ſuis encore toute furieuſe de cette indigne *conſécration*. Pour faire diverſion à ma juſte colere, je veux vous raconter les ſuccès de Madame *** : tout Paris ſait comme elle eſt fidelle au niais Préſident qu'elle ruine : lui ſeul eſt encore à donner une juſte valeur à ſa fidélité ; il s'prête à rire toutes les fois qu'il s'échauffe pour ſoutenir que cette femme eſt jalouſe de lui à en mourir. Le bon de la choſe, c'eſt que, le jour même que ce bélître vantoit à Deſroches l'amour jaloux de ſa Dame, celui-ci avoit un ſouper-coucher arrêté avec elle. Ce Deſroches dut bien rire, dans ſa barbe, de la crédulité de l'homme

à ſimarre. Vous le préſumez aiſément, mais vous ne comprenez point ce qui peut rendre le Préſident ſi féru. Le voici. Il étoit avec ſa ruineuſe dans une maiſon où l'on annonce la ſéduiſante de Buſſelles. A l'arrivée de ce bel ange, tous les yeux ſont en campagne : ceux du Préſident trottent, comme les autres, pour aller ſe fixer ſur elle. La *** le remarque ; elle a ſur le champ un éblouiſſement ſi complet, que les quatre honneurs qu'elle avoit en main tombent ſur le tapis. Tandis que Madame de la Jauziere crie, ſans perdre tête, avec ce que j'ai de trick cela fait rob gagné; tout le monde eſt en l'air, & s'empreſſe auprès de Madame ***. Le Préſident eſt des premiers à

voler avec ſon flacon d'éther. On lui ſait ſi peu de gré de ſon zele, que l'on jette un cri de ſaiſiſſement. Enfin, les nuages ſe diſſipent, le bel œil s'entrouvre : vient une explication à voix baſſe entre le benêt *Robin* & la fine mouche. Quoique ce ne fût qu'une chuchoterie, on entendit diſtinctement le reproche fait au Préſident d'avoir été cauſe de l'éblouiſſement, par ſon attention marquée pour Madame de Buſſelles. La tendre ſemonce finit par un, ah ! cruel, vous voulez donc que je meure ! Cette menace a bridé le Préſident pour toujours. Manege vaporeux, voilà de tes miracles ! Quand je voudrai citer les vôtres, croyez, habile Comteſſe, que je n'ou-

blierai jamais l'éblouiſſement qui vous a valu cette brillante riviere dont je raffole tant. »

LETTRE XX.

CET éblouiſſement que vous vantez tant, belle orgueilleuſe, je le regarde, moi, comme une vraie proſtitution d'un ſymptôme qui demande d'être ménagé. Qu'étoit-il beſoin de couvrir vos yeux d'un épais brouillard, parce que le Chevalier a careſſé le chien de Mademoiſelle d'Arrois? Pour de petites honnêtetés faites à ſon Malthois, vous vous mettez en tête de la regarder comme une rivale? Mademoiſelle d'Arrois une rivale! Bon Dieu! Comteſſe! où avez-vous l'eſprit? Jamais cette fille ne fera de paſſion. Ses afféteries, ſon mauvais

ton de Couvent la rendent d'un ridicule achevé. Vous deviez rire, & rien de plus, du ton d'adorateur que le Chevalier a pris vis-à-vis d'elle. Quelle myſtification ! Madame d'Alichamp & moi en avons ri aux larmes. Sérieuſement, cette Madame d'Alichamp eſt plus redoutable pour vous que toutes les d'Arrois du monde ; elle a déjà fait tant de conquêtes ! elle pourroit bien un jour les finir par attacher Pezerolles à ſon char. Cette veuve eſt riche & encore aimable ; le Chevalier eſt pauvre, & aime à dépenſer. En raiſonnant ſans prévention, un mariage ne ſeroit pas une folie. Je vous tue, avec cette viſion. Pourquoi y a-t-il dans tout cela un air de vraiſemblance ? Raſ-

ſurez-vous cependant, les cartes ſont plus brouillées que jamais, depuis que le Chevalier s'eſt permis certains propos ſur l'éblouiſſement du premier jour de Longchamps. Madame d'Alichamp ſe flattoit d'y être l'unique avec une robe de filet: il y en eut ſix, dont ſa vue fut tellement offuſquée, qu'elle fut quatre grandes minutes ſans remarquer que, des cinq femmes à robes de filet, elle ſeule attiroit les regards pour l'élégance & le complet de l'ajuſtement. Notez que ſes rivales n'avoient ni *monte-au-ciel*, ni nœuds de filet. L'élégante veuve ne ſeroit pas ſi furieuſe contre Fezerolles, ſans l'appréhenſion où elle eſt qu'il ne publie que les fréquents éblouiſſements auxquels

e eſt ſujette ſont des accidents
famille, plutôt que des mo-
fications de bon ton. Pour
oi, je ſerois très-portée à le
oire, ſur-tout depuis que je
s que le Chevalier fit autrefois,
frere de Madame d'Alichamp,
rtaine ponction qui guérit le pe-
Mievre de l'indécente habitude
il étoit de donner dans l'éblouiſ-
nent à l'aſpect d'une épée nue.
tte famille a toujours eu une
édilection marquée pour les
nptômes qui répandent des nuages
le cryſtallin. Ne dit-on pas
e le pere & le grand-pere, tous
ux Gens de Robe, étoient tou-
rs éblouis: l'un, quand la chi-
e conduiſoit de jolies ſollici-
ſes dans ſon cabinet; l'autre,

lorſqu'un plaideur diſtrait laiſſoit, par mégarde, de bons effets payables au porteur, confondus pêle-mêle avec des titres qui pouvoient lui être contraires. Je n'aſſure rien, mais je tiens cela d'un mien vieux parent, homme proceſſif, qui connoiſſoit ſi bien cette affreuſe grand'-ſalle,

Où, ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle, tous les matins, une ſybille étique.

Quoi qu'il en ſoit, Madame d'Alichamp ne vous enlevera pas encore ſi-tôt le Chevalier; il continue de vous aimer à l'idolâtrie. A vous, charmante idole, de conſerver ce tendre adorateur par un

éluge de faveurs accordées à ropos. Sur-tout point d'éblouiſ-ements de jalouſie : les moindres oupçons irritent un cœur auſſi ivement embraſé que celui du Chevalier.

LETTRE XXI.

JE croyois la choſe toute naturelle, de s'aſſoupir au Concert de Blanc-Maiſon, je ne regardois pas comme poſſible de s'y évanouir. Que le troupeau d'Amateurs qui s'aſſemblent chez ce *Concertomane* aient le talent d'endormir, je n'en ai jamais douté. La flûte & le hautbois d'Euterpe, qui donnent des ſons ſi tendres, ſi moëlleux ſous ſes doigts, en rendent de ſi rauques, de ſi peſants ſous les leurs! Vous vous êtes cependant évavouie, ſenſible Comteſſe! Voilà le Chevalier qui s'excuſe de paroître en franc poliſſon, & qui me répete

il étoit avec vous au moment de
cident. Il fait bien de me racon-
en détail toutes les circonſtan-
où vous vous êtes trouvés avant
de perdre entiérement connoiſ-
ce : il m'en a déjà dit aſſez pour
donner à entendre que votre éva-
iſſement n'a pas été de l'eſpece
ceux qu'occaſionne quelquefois
douce mélodie, qui pénetre
ne, & plonge le corps dans un
ordre apparent : car tel eſt l'effet
ſenſations les plus vives, ſoit
plaiſir ou de douleur, elles
anlent notre frêle machine juſ-
faire craindre une déſorgani-
on. En général, les affections
oreuſes y tendent toutes, par-
liérement les évanouiſſements.
ce que j'apprends par les dé-

tails, le vôtre étoit de nature à devenir funeſte. Il y a eu du déchirement dans le genre nerveux, je me le perſuade aiſément : on ne vous a raclé que de la muſique françaiſe. Peut-on être encore aſſez gothique pour jouer du Lulli? Il eſt très-ſûr que c'eſt le goſier perlé de la petite Desforges qui vous a rendu le ſentiment. Je penſe, comme le Chevalier, que, ſans l'Ariette dans le goût italien, qu'elle a ſi divinement chantée, c'en étoit fait de vous. Que j'en veux à Blanc-Maiſon d'avoir eu la foibleſſe de laiſſer jouer ces morceaux français ! Du Gretri, du Philidor, ma chere, il n'y a plus que cela. J'arrête, avec le Chevalier, qu'après-demain nous vous conduiſons au Concert par

cellence ; vous vous y évanoui-
de plaiſir. On doit exécuter,
le forte piano, les chef-d'œuvres
ces grands Maîtres. Si la partie
Public qui ſe pique d'avoir du
ût, porte, avec raiſon, ces Or-
ées modernes juſqu'aux nues, le
evalier & moi nous vous élevons
core plus haut. Bien vous en
nd que nous ſoyons de bons
rétiens, ſans cela, vous vous
uveriez placée au plus haut de
s ces Cieux que le grand Ma-
net a parcourus quand il a été
avoriſé par l'Archange Gabriel.
mme nous n'en avons pas une
ographie aſſez exacte dans notre
ngue, nons renonçons à ce pro-
Il auroit pu réuſſir du vivant
Cyrano de Bergerac, il échoue-

roit aujourd'hui, quoique, selon moi, rien ne soit plus facile qu'un voyage dans les régions célestes depuis que les cometes viennent balayer notre globe avec leurs longues queues. Au reste, parfaite amie, vous êtes une femme supérieure en évanouissements. Celui du cabinet de bain vous assure la pomme. Vous parlez d'or, quand vous soutenez que l'entrée de ce sanctuaire des graces nues doit être interdite à un mari. Je vous jure que Monsieur le Comte ne donnera plus dans l'hérésie contraire : le saisissement à son apparition, étoit dans la nature. Il étoit de toute nécessité que vous perdissiez connoissance. Ce tour de gibeciere suffit pour établir votre réputation. Que la déni-

greuſe Vicomteſſe vienne me dire
à préſent, avec le ton de la con-
fidence, mais ſavez-vous, ma bonne,
que votre Comteſſe me fait une
peine réelle; malgré vos ſoins, elle
ne ſe forme pas. J'ai de quoi la
relancer, comptez que je n'en man-
querai pas l'occaſion. Bon, elle ſe
préſente d'elle-même. On me dit
ur l'heure que ſon carroſſe entre
dans ma cour.

LETTRE XXII.

L'INCRÉDULITÉ du Chevalier, ſur les évanouiſſements grimaciers, eſt un pirrhoniſme joué, auquel je n'ajoute point la moindre foi. Faites-lui bien entendre, excellente Comteſſe, que je n'en ſerai jamais la dupe. Cependant, je veux bien, à votre priere, lui citer des exemples dont l'évidence eſt frappante. Diſons donc un mot de mes cheres belles-ſœurs : il eſt impoſſible de ne pas penſer à elles, quand il s'agit d'évanouiſſements ridicules. Je ne déſapprouve pas tout-à-fait ceux de Madame de Bezins : je conçois que l'on s'évanouiſſe à la vue

vue d'un Huiſſier, porteur d'un exploit de ſaiſie, l'honnête Sergent eût-il nom *loyal*. A dire vrai, elle devroit être familiariſée avec l'air ſiniſtre de ces *anges*. C'eſt une choſe réglée par M. de Bezins, de ne ſatisfaire aucun de ſes créanciers, s'il ne lui montre du papier timbré. Il eſt ſi curieux de paſſer pour mauvais payeur, qu'il ſe croiroit déshonoré d'en agir autrement. On ne peut pas le taxer d'être un homme ſingulier ſur cet article : quiconque eſt auſſi entêté que lui ſur tout ce qui annonce la haute qualité, doit ſe conduire de cette ſorte. N'eſt-il pas paſſé en uſage de devoir beaucoup, & de payer peu, ou point, dès que l'on viſe à être ce que l'on appelle un homme im-

portant? C'eſt le but de Bezins; à coup ſûr il l'atteint. J'ignore ſi Madame d'Ambreville eſt auſſi heureuſe dans ſes prétentions à jouer un rôle parmi la gente dévote. Avec ſes évanouiſſements, toutes les fois que le haſard la fait rencontrer près d'un Encyclopédiſte, elle réuſſira très-certainement à ſe couvrir de ridicule, & point du tout à paſſer pour une ſainte, comme elle ſe l'imagine. Cette gentilleſſe de cagoterie, prétendue un acte méritoire, lui a été ſoufflée par certain *Grand-Chapeau*, que la Maréchale de Veudillé a introduit dans l'Hôtel depuis trois mois. Quoiqu'elle n'en convienne pas, la choſe eſt d'autant plus vraiſemblable, que je ſais une anecdote qui autoriſe à le

penſer. On rapporte du *Grand-Chapeau* qu'il a une ſi grande averſion pour tout ce qui eſt Philoſophie, qu'un jour, dans la rue, il tomba dans un état effrayant d'épilepſie, à la ſimple vue d'une Encyclopédie portée ſur les crochets d'un malheureux, bien éloigné de ſoupçonner qu'il étoit la cauſe de l'accident du ſaint perſonnage. Je termine ma Lettre par l'hiſtorique de cette aventure, que je ne garantis pas. En la ſuppoſant vraie, le Chevalier ne doit plus avoir de doute : s'il lui en reſte encore, la premiere fois que je le rencontrerai chez vous, je lui raconterai en détail les évanouiſſements de cette Intendante qui perd connoiſſance lorſque son mari ſe préſente devant elle en

manteau & en cravate. J'y joindrai auſſi ceux de la femme qui loge tout nouvellement vis-à-vis de l'Hôtel. Son antipathie eſt un bras d'homme, quand le poignet n'eſt pas couvert par de belles manchettes de point. Adieu, bonne Comteſſe, je vous embraſſerai demain. Vous ſavez que nous ſoupons chez l'aimable petit-couſin.

LETTRE XXIII.

JE ſuis rouge comme le feu, mon viſage eſt échauffé pour huit jours. Je ſors d'une converſation des plus vives avec mon oncle le bourru : ugez, ma chere, de l'état de mes nerfs ; ils ſont dans une irritation ndicible ; mon cœur eſt gros à en rever. Il eſt toujours queſtion de a décence d'un Couvent, juſqu'au etour du Marquis : ils n'y gagne-ont rien ; je n'irai pas, j'y reſte-ois un ſiecle. On fixe le temps deux ans. Peut-on préſumer ue mon mari ſoit guéri d'ici à e temps ? A ſon âge, c'eſt folie e ſe flatter : on peut traîner ;

rien de plus. Encore Bleuret eſt-il d'avis que cet état de langueur ne doit pas être long. J'ai offert, dans le temps, de l'accompagner dans ſes Terres, pourquoi s'y eſt-il oppoſé ? A préſent, il ſeroit trop tard de me le propoſer : il faudroit m'éloigner de Terſigni ! Ah ! Comteſſe, la penſée ſeule occaſionne un redoublement d'irritation dans ces pauvres nerfs ! Vous vous en appercevrez au peu de ſûreté des caracteres que je trace. Pour ne me pas fatiguer davantage, qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je ſuis affamée du beſoin de vous voir.

LETTRE XXIV.

QUE l'on eſt heureux, ma chere bonne, d'avoir la fibre auſſi irritable que vous & moi ! Un rien nous bleſſe : il n'eſt pas néceſſaire de nous façonner à l'irritabilité, comme un tas de femmes dont rien n'émouſſe le racorniſſement. Je me félicite de jour en jour de vous avoir engagée à donner à corps perdu dans le manege vaporeux ; vous étiez deſtinée par la nature à paroître avec éclat parmi nos plus célebres vaporeuſes. C'eût été un meurtre de ne pas mettre à profit votre extrême délicateſſe. Que dirai-je de cette averſion pour les contra-

riétés? j'ai toujours cru qu'elle vous jetteroit malgré vous dans les criſpations, les convulſions & toutes les eſpeces de ſpaſme : auſſi me ſuis-je bien gardée de vous tracer un plan. Il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'en donner un fixe ſur ces affections nerveuſes. Principe ſûr; elles naiſſent des obſtacles, des contre-temps & des impatiences. C'eſt en dire aſſez pour vous faire connoître qu'elles ſont toujours l'ouvrage des maris, & ſouvent celui des amants. De ceux-ci, je ne l'imaginois pas autrefois ; actuellement, je le ſignerois de mon ſang. Terſigni me confirme ce que j'ai entendu répéter vingt fois à la bégueule d'Algerac : les amants ſont contrariants comme les maris, &

encore plus. Dans quelle erreur avons-nous donc été de les croire ſouples comme gant ? Pour nous convaincre du contraire, il nous falloit, à vous le parti pris du Chevalier, de contredire votre affolement pour les bonnets à la fidélité ; à moi, l'entêtement de Terigni de continuer à ſe poudrer à blanc, malgré toutes mes défenſes. Aujourd'hui, il s'eſt encore préſenté avec une tête plus blanche que celle de la vieille Ducheſſe, lui, avec ſes quarts de bonnets & ſes trois boucles ſur les oreilles, reſſemble à une caniche coëffée, comme vous l'avez judicieuſement remarqué. Il eſt inutile de vous dire que je ſuis devenue furieuſe en voyant cette tête de neige : j'ai

voulu promener ma houpe à poudre rouſſe ſur cette forêt d'hiver, on m'a repouſſée, &, tout en ricanant & en fredonnant une ariette, on a gagné la porte. Pour moi, j'ai eu à peine la force d'aller me jeter ſur mon ottomane. J'y ſuis encore, les nerfs dans une irritation pareille à la vôtre d'hier, quand Fezerolles ſe tuoit de crier à l'hideux ſur le joli bonnet. Vous êtes bien éloignée de penſer que je veuille excuſer l'antipathie du Chevalier, moi qui ne connois que les bonnets à la fidélité pour la demi-parure, & les *boudeuſes*, pour le grand négligé. A ne vous rien déguiſer, je ne le trouve cependant pas ſi criminel. Peut-être ſuis-je portée à le traiter avec une ſorte d'indul-

gence, parce qu'au moins il a une tête de miſe. A mes yeux, c'eſt un mérite. J'aime fort avoir entendu dire à Dulac qu'il n'y a pas de femmes auſſi difficiles que lui ſur la teinte des poudres. Combien auſſi ſa chevelure eſt douce à l'œil ! Vous m'accorderez ſans peine que perſonne ne corrige comme lui l'ardent de la poudre rouſſe, par un mêlange raiſonné de maréchale, d'œillet & de poudre roſe. Quelque furieuſe que vous ſoyez, Comteſſe, ce rare talent doit avoir ſon prix. Si nous fêtions davantage les hommes, lorſqu'ils prennent à tâche de nous imiter, leur rudeſſe de caractere s'émouſſeroit infailliblement, il y auroit moins d'aigreur dans le commerce ;

alors, plus d'esprit de contradiction, conséquemment plus d'irritations, de réelles s'entend, car, pour les irritations feintes, elles iroient toujours leur train : l'entiere destruction feroit brêche à l'ensemble de nos graces. Est-il rien qui nous sied davantage, de l'aveu même des hommes, que les petites mutineries qui nous font vouloir blanc, lorsqu'ils veulent noir? Gardons-nous d'y renoncer tant que nous conserverons le desir de plaire. Une femme assez obouasse pour n'avoir d'autre volonté que celle de son mari, ou de son amant, ne mérite pas d'être de son sexe : il y a eu erreur dans la nature. Montrons qu'elle n'a pas agi en aveugle avec nous ; soyons toujours cha-

touilleuſes à l'excès ſur tout ce qui eſt oppoſition, difficulté & contrariété. Vous vous êtes conduite le plus ſagement du monde en faiſant connoître au Chevalier combien vous êtes offenſée de ſa répugnance. Continuez ſur le même ton d'irritation à toute fantaiſie, tout caprice qu'il s'ingérera de contrarier. De mon côté, je ne ceſſerai de vexer Terſigni juſqu'à ce que je l'aie réduit. Si vous le voyez, accablez-le de reproches ſur ſon opiniâtreté. Non, ma chere, non, un mot dit d'amitié aſſouplira peut-être le plus revêche des hommes.

LETTRE XXV.

NON, Comteſſe, je ne me contredis point quand, après vous avoir félicité ſur votre irritabilité, je viens vous en faire un crime aujourd'hui. Suis-je cauſe de l'abus que vous faites d'une diſpoſition que vous deviez rendre avantageuſe, & point du tout funeſte? Que vous ayez été juſqu'aux criſpations, à la bonne heure; c'eſt la vraie marche de la nature & même de l'art. Quand de pauvres nerfs ont été véritablement irrités, il s'enſuit néceſſairement une tenſion déſordonnée qui amene la criſpation. Quand auſſi une femme a tant fait

que de jeter les hauts cris sur les effets de la contrariété, il est essentiel qu'elle se dise *crispée*. Je ne vous chapitrerois pas, si vous en restiez là; mais, point du tout, vous vous livrez sans frein aux spasmes & aux convulsions. A voir l'état dans lequel vous êtes depuis plusieurs jours, on jureroit, si vous étiez joueuse ou dévote, oui, on jureroit ou que vous avez été faite schelem, ou que votre Directeur a eu une fausse attaque à la suite du plus délicat de tous les dîners que vous lui auriez jamais donnés. Comme vous n'êtes ni l'une, ni l'autre, mais tout simplement une folie femme, les gens qui n'ont pas la carte de votre cœur vont croire que M. le Comte a brusqué votre

grand danois, ou ce petit ſapajou que vous aimez tant, à cauſe de ſes eſpiégleries. D'autres pourront s'imaginer qu'une de vos femmes a eu la mal-adreſſe de froiſſer ce ſuperbe parement de grebe, que vous avez raiſon de trouver plus précieux que votre écrain. L'étole, ſur-tout, eſt quelque choſe d'unique pour la blancheur, le luiſant & l'argentin. Moi, qui me pique de plus de pénétration, je ſuis certaine que vos ſpaſmes & vos convulſions viennent du refroidiſſement du Chevalier. Avouez que je ſuis la ſeule qui rencontre juſte. Il n'y a nul mérite à cette extrême perſpicacité. Actuellement, que je ſais quels motifs ont engagé Fezerolles à vous battre froid comme il fait, calmez-

vous, ma chere, il ne paroîtra plus devant vous avec un ton de glace qui vous désole. Quoi! il se pourroit!... Le Chevalier a donc reconnu?... Je tranche sur toutes les réflexions que vous ne manquerez pas de faire : il en est une à laquelle vous ne vous arrêtez point, & qui, cependant, est la seule qui devroit se présenter à votre esprit. Ce raccommodement avec Madame d'Alichamp, auquel vous avez travaillé vous-même, vous a paru sans conséquence. Vous avez eu raison de le regarder comme tel, si un mariage, suite de ce beau raccommodement, est à vos yeux une chose tout-à-fait sans conséquence. Ne vous troublez point, ne me demandez point ce que signi-

fie ce ton de perſifflage hors de ſaiſon. Si vous me preſſiez trop, je vous dirois qu'étourdiſſements, éblouiſſements, évanouiſſements, irritations, criſpations, ſuffocations, ſpaſmes, convulſions, ſyncopes, n'empêcheront jamais que Madame d'Alichamp ne ſoit unie au Chevalier par le grand nœud du Sacrement. Ce ſeroit folie à vous de prétendre rompre des liens formés, il n'y a pas quatre heures, dans la Chapelle de l'Hôtel de Bereuille. Dix mille louis perdus, avant-hier, ſur parole, payables après-demain, & pas le premier ſou pour acquitter cette dette d'honneur, voilà ce qui a déterminé Fezerolles à accepter une main qui, comptant la ſomme néceſſaire pour

ſatisfaire à ſes engagements, lui a paru mille fois plus belle que la vôtre, qu'il trouvoit cependant ſi admirable, quand vous lui permettiez de l'approcher de ſon cœur. Pâliſſez, Comteſſe, à cet endroit de ma Lettre, je vous le permets; criez, ſi vous voulez, au traître, au perfide, au ſcélérat, au monſtre: on tolere ces imprécations contre un infidele qui nous abandonne, mais on ne paſſe pas les convulſions pour une miſere de cette nature. Toute femme qui s'y livre, commet une imprudence qui peut lui faire les plus grands torts. En effet, ſe déſeſpérer juſqu'à ce point de la perte d'un amant, c'eſt dire hautement qu'on n'a point aſſez bonne opinion de ſoi pour eſpérer

le remplacer. Or, de pareilles idées ſont abſolument contraires à tous principes de vanité. Plus que toute autre femme, vous êtes faite pour en avoir, vous qui mettriez en campagne une meute d'adorateurs plus nombreuſe que celle du ſieur de la Grippe-Sardiniere, bien que ſon chenil ſoit abondamment fourni en baſſets, en limiers, en chiens d'arrêt. Que de ſages réflexions ſur le pouvoir de vos charmes vous engagent donc à ne vous affliger que ſobrement! Si, cependant, vous n'êtes pas maîtreſſe d'une intempérance de douleur que je conçois, parce que vous êtes neuve ſur l'article des délaiſſements, venez la cacher dans la ſolitude de mes Terres. Je vous

ſomme de me tenir la parole que vous m'avez donnée pluſieurs fois de m'y accompagner. Je pars demain : les nouvelles que je reçois ſur la ſanté du Marquis m'y déterminent. Puiſqu'il ne veut point me voir avant que d'expirer, au moins je me ſerai rapprochée de lui. Le Château de Bréfond n'eſt qu'à quatre lieues de celui qu'il occupe. Je prends ce parti pour calmer un peu mon oncle : il ceſſe de me preſſer, depuis qu'il voit clairement qu'une réconciliation eſt une choſe impoſſible.

Au moment où j'allois fermer cette Lettre, je reçois, ma chere bonne, celle par laquelle vous me marquez que vous êtes inſtruite du mariage du perfide. Je ſuis enchan-

tée du ſtoïciſme avec lequel vous me dites avoir reçu cette nouvelle ; j'irai vous en témoigner ma ſatisfaction dans la ſoirée. Je ne devrois point vous envoyer ma déclamation contre les convulſions, puiſque vous me jurez que vous en êtes guérie. Toutefois, comme elle ſe trouve écrite, je vous l'envoie, pour que vous la mettiez à la ſuite de tout ce que j'ai écrit ſur les vapeurs. Nous en parlerons encore à la campagne. J'imagine qu'après nos entretiens, auxquels Terſigni préſidera, ce ſera une matiere approfondie, ſur laquelle il n'y aura plus à revenir. J'oubliois de vous dire que vous êtes en vérité toute aimable d'avoir eu la premiere l'idée de m'accompagner pendant

ue le Comte va à ſon Gouver-
ement. Croyez que, quand le
eſſein de vous dérober entreroit
our quelque choſe dans votre ré-
olution, je vous en ſaurois tou-
ours un gré infini. Pour vous le
rouver, je vous avertis que, dans
cas où il vous ſurviendroit un
ger retour d'affliction, je vous em-
ene un conſolateur, c'eſt le frere
e Terſigni, que vous trouviez un ſi
li enfant, lorſqu'il étoit dans les
ages. Il commence à devenir un
erſonnage capable, autant que
en d'autres, d'eſſuyer les larmes
une jolie femme. A ce ſoir, ma
elle Comteſſe, nous en cauſerons,
de mille autres choſes; nous
nſerons ſur-tout à fixer l'heure de
tre départ.

FIN.

LE

LE SOUPER
DE NINON.

LE SOUPER DE NINON.

NINON.

AMI Saint-Evremont, pourroit-on ſavoir pourquoi l'on ne vous eut point hier ?

SAINT-EVREMONT.

Vous ne devineriez jamais, belle Ninon, comment je paſſai la ſoirée ?

NINON.

Aiſément je le ſoupçonne. Vous prolongeâtes fort avant dans la

nuit une orgie délicieuſe, dont d'aimables Epicuriennes firent les honneurs, & notre voluptueux Deſbarreau les agréments.

SAINT-EVREMONT.

Pour la premiere fois de votre vie vous êtes dans l'erreur.

NINON.

Comment ! expliquez-vous : auriez-vous fait quelque choſe de ſi raiſonnable que je ne puſſe deviner ?

SAINT-EVREMONT.

Je paſſai le temps à differter.

NINON.

Sur des ſujets ſérieux, apparemment ?

SAINT-EVREMONT.

Les plus ſérieux du monde.

NINON.

Ne fut-il pas queſtion d'amour ?

SAINT-EVREMONT.

Juſtement. Mais comment l'imaginer, vous qui le traitez ſi leſtement ?

NINON.

Je ſais qu'il eſt encore des gens qui ont la manie gauloiſe de faire une affaire grave de cette paſſion, & je me figure que la fatalité des circonſtances vous fit rencontrer avec quelques antiques Chevaliers de cet amour du bon vieux temps.

SAINT-EVREMONT.

Pis que tout cela. Je fus forcé d'être en tiers, toute la soirée, avec deux Jansénistes en amour. Vous n'avez pas oublié que vous qualifiez de la sorte les partisans de l'amour métaphysique.

NINON.

Je vous plains bien cordialement, mon ami. Un Epicurien tel que vous dut cruellement souffrir en si mauvaise compagnie.

SAINT-EVREMONT.

J'essayai, mais en vain, de m'amuser de la déraison, des sophismes, des efforts employés par ces

ſyſtématiques, pour ſoutenir leurs abſurdités.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Il faut bien du travail pour défigurer la nature.

NINON.

C'eſt pécher contr'elle, que prétendre ſpiritualiſer nos beſoins.

SAINT-EVREMONT.

Au vrai, il n'eſt point de travers pareil à celui de traveſtir l'amour en un être purement moral.

NINON.

J'ai toujours penſé de même: je n'ai jamais regardé l'amour que comme un enfant; &, pour le

dire net, je ne le trouve enfant légitime qu'autant qu'il s'avoue un peu ſenſuel.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Vous le voyez ſous ſes véritables traits.

SAINT-EVREMONT.

Peu d'hommes peuvent ſe vanter d'une vue auſſi ſaine. Depuis que nous ſommes en corps de ſociété, les préjugés nous ſont ſi familiers, que nous les careſſons ſans nous en appercevoir.

NINON.

Je refuſerai toujours tout accès à celui qui veut perſuader que l'amour peut exiſter ſans les ſens.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Pour adopter cette erreur, il faut être *une citrouille fricaſſée dans la neige*, comme vous en avez fait le reproche à ce pauvre Sévigné.

SAINT-EVREMONT.

Il faut être au moins l'être du monde le plus apathique.

NINON.

Concevez-vous, mes amis, comment une ſi étrange rêverie peut entrer dans une tête bien organiſée ?

SAINT-EVREMONT.

Je ne le conçois pas plus que le ſyſtême des atômes crochus : il

eſt cependant ſorti du cerveau de notre Maître Epicure.

NINON.

Si l'on ne faiſoit honneur au divin Platon de l'invention de l'amour métaphyſique, je ſerois tentée de le croire l'ouvrage de quelques femmes ſur le retour.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Cette penſée n'eſt point à rejeter ; elles ont ſans doute travaillé à la perfection de la ſublime rêverie.

SAINT-EVREMONT.

Rien de plus probable. Frappées du déſordre de leurs charmes, curieuſes de prolonger la ſaiſon

des jouiſſances, elles ont eu recours à celles de leur imagination.

NINON.

Pauvre reſſource !

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

J'en conviens.

SAINT-EVREMONT.

Forcées de renoncer aux douces ivreſſes des ſens, elles ſe ſont livrées aux délires trompeurs de la Métaphyſique. Une fois entrées dans ce dédale, elles ont fait des progrès qui ont lieu de ſurprendre.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

L'étonnant n'eſt pas la naiſſance

du Syſtême Platonique. On le ſait aſſez, le germe de toutes les erreurs eſt dans l'eſprit humain. Ce qui me paſſe, c'eſt qu'il ait des partiſans.

SAINT-EVREMONT.

Rien de plus facile à expliquer. Point d'être ſur la terre plus vain que l'animal homme. Tout ce qui peut donner quelque luſtre à ſa prétendue grandeur eſt précieux à ſes yeux. L'union des ames lui a paru tenir du ſublime, il l'a ſaiſie avec avidité.

NINON.

Si le ſublime, comme le prétendent de bonnes gens, ne conſiſte que dans le naturel, il y au-

roit eu, je crois, plus de ſublime à ſuivre tout bonnement l'inſtinct de la nature.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

En le ſuivant, l'amour n'eût été, tout franc, qu'une paſſion, un deſir, un beſoin, un appétit peut-être un peu animal; & c'eſt ce que nous ne voulons pas. Malgré notre corruption, nous avons tellement la manie des vertus, que nous faiſons une vertu de l'amour. Philoſophiquement parlant, eſt-il autre choſe qu'une convulſion, ou, ſi l'on aime mieux, une fievre à accès?

NINON, *avec vivacité.*

L'Abbé, baiſez ma main; par-

lez toujours de même, & j'affolerai de vous.

SAINT-EVREMONT.

Eh! de grace, charmante Ninon, ne soyez pas si enlevée du bon mot de l'Abbé : vous avez mieux parlé que lui, quand vous vous êtes écriée sur la bonté du billet de la Châtre ; cependant, comme le cher Abbé a trouvé le fin mot, j'y souscris.

NINON.

Je vous sais bon gré de votre docilité ; mais avouez de bonne foi qu'on ne peut penser autrement.

SAINT-EVREMONT.

J'en tomberai d'accord, pour-

vû, toutefois, que vous me permettiez une petite obſervation. Dans le ſentiment de Châteauneuf, que deviendra la conſtance des Céladons, leur fidélité, leurs ſerments, enfin leurs éternelles amours?

NINON.

Nous les claſſerons, ainſi que l'amour métaphyſique, dans l'immenſe chapitre des chimeres.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

C'eſt les porter à leur vrai tarif.

SAINT-EVREMONT.

Le ſyſtême du divin Philoſophe me paroît vous tenir furieuſement au cœur à tous deux. Que diriez-vous ſi, depuis mon entretien cé-

le remplacer. Or, de pareilles idées ſont abſolument contraires à tous principes de vanité. Plus que toute autre femme, vous êtes faite pour en avoir, vous qui mettriez en campagne une meute d'adorateurs plus nombreuſe que celle du ſieur de la Grippe-Sardiniere, bien que ſon chenil ſoit abondamment fourni en baſſets, en limiers, en chiens d'arrêt. Que de ſages réflexions ſur le pouvoir de vos charmes vous engagent donc à ne vous affliger que ſobrement! Si, cependant, vous n'êtes pas maîtreſſe d'une intempérance de douleur que je conçois, parce que vous êtes neuve ſur l'article des délaiſſements, venez la cacher dans la ſolitude de mes Terres. Je vous

ſomme de me tenir la parole que vous m'avez donnée pluſieurs fois de m'y accompagner. Je pars demain : les nouvelles que je reçois ſur la ſanté du Marquis m'y déterminent. Puiſqu'il ne veut point me voir avant que d'expirer, au moins je me ſerai rapprochée de lui. Le Château de Bréfond n'eſt qu'à quatre lieues de celui qu'il occupe. Je prends ce parti pour calmer un peu mon oncle : il ceſſe de me preſſer, depuis qu'il voit clairement qu'une réconciliation eſt une choſe impoſſible.

Au moment où j'allois fermer cette Lettre, je reçois, ma chere bonne, celle par laquelle vous me marquez que vous êtes inſtruite du mariage du perfide. Je ſuis enchan-

tée du ſtoïciſme avec lequel vous me dites avoir reçu cette nouvelle ; j'irai vous en témoigner ma ſatisfaction dans la ſoirée. Je ne devrois point vous envoyer ma déclamation contre les convulſions, puiſque vous me jurez que vous en êtes guérie. Toutefois, comme elle ſe trouve écrite, je vous l'envoie, pour que vous la mettiez à la ſuite de tout ce que j'ai écrit ſur les vapeurs. Nous en parlerons encore à la campagne. J'imagine qu'après nos entretiens, auxquels Terſigni préſidera, ce ſera une matiere approfondie, ſur laquelle il n'y aura plus à revenir. J'oubliois de vous dire que vous êtes en vérité toute aimable d'avoir eu la premiere l'idée de m'accompagner pendant

ue le Comte va à ſon Gouver-
ement. Croyez que, quand le
eſſein de vous dérober entreroit
our quelque choſe dans votre ré-
olution, je vous en ſaurois tou-
urs un gré infini. Pour vous le
rouver, je vous avertis que, dans
cas où il vous ſurviendroit un
ger retour d'affliction, je vous em-
ene un conſolateur, c'eſt le frere
e Terſigni, que vous trouviez un ſi
li enfant, lorſqu'il étoit dans les
ages. Il commence à devenir un
erſonnage capable, autant que
en d'autres, d'eſſuyer les larmes
une jolie femme. A ce ſoir, ma
lle Comteſſe, nous en cauſerons,
de mille autres choſes; nous
nſerons ſur-tout à fixer l'heure de
tre départ.

FIN.

LE

LE SOUPER
DE NINON.

LE SOUPER DE NINON.

NINON.

AMI Saint-Evremont, pourroit-on ſavoir pourquoi l'on ne vous eut point hier ?

SAINT-EVREMONT.

Vous ne devineriez jamais, belle Ninon, comment je paſſai la ſoirée ?

NINON.

Aiſément je le ſoupçonne. Vous prolongeâtes fort avant dans la

nuit une orgie délicieuſe, dont d'aimables Epicuriennes firent les honneurs, & notre voluptueux Deſbarreau les agréments.

SAINT-EVREMONT.

Pour la premiere fois de votre vie vous êtes dans l'erreur.

NINON.

Comment ! expliquez-vous : auriez-vous fait quelque choſe de ſi raiſonnable que je ne puſſe deviner ?

SAINT-EVREMONT.

Je paſſai le temps à differter.

NINON.

Sur des ſujets ſérieux, apparemment ?

SAINT-EVREMONT.

Les plus sérieux du monde.

NINON.

Ne fut-il pas question d'amour ?

SAINT-EVREMONT.

Justement. Mais comment l'imaginer, vous qui le traitez si lestement ?

NINON.

Je sais qu'il est encore des gens qui ont la manie gauloise de faire une affaire grave de cette passion, & je me figure que la fatalité des circonstances vous fit rencontrer avec quelques antiques Chevaliers de cet amour du bon vieux temps.

SAINT-EVREMONT.

Pis que tout cela. Je fus forcé d'être en tiers, toute la soirée, avec deux Jansénistes en amour. Vous n'avez pas oublié que vous qualifiez de la sorte les partisans de l'amour métaphysique.

NINON.

Je vous plains bien cordialement, mon ami. Un Epicurien tel que vous dut cruellement souffrir en si mauvaise compagnie.

SAINT-EVREMONT.

J'essayai, mais en vain, de m'amuser de la déraison, des sophismes, des efforts employés par ces

ſyſtématiques, pour ſoutenir leurs abſurdités.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Il faut bien du travail pour défigurer la nature.

NINON.

C'eſt pécher contr'elle, que prétendre ſpiritualiſer nos beſoins.

SAINT-EVREMONT.

Au vrai, il n'eſt point de travers pareil à celui de traveſtir l'amour en un être purement moral.

NINON.

J'ai toujours penſé de même: je n'ai jamais regardé l'amour que comme un enfant; &, pour le

dire net, je ne le trouve enfant légitime qu'autant qu'il s'avoue un peu ſenſuel.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Vous le voyez ſous ſes véritables traits.

SAINT-EVREMONT.

Peu d'hommes peuvent ſe vanter d'une vue auſſi ſaine. Depuis que nous ſommes en corps de ſociété, les préjugés nous ſont ſi familiers, que nous les careſſons ſans nous en appercevoir.

NINON.

Je refuſerai toujours tout accès à celui qui veut perſuader que l'amour peut exiſter ſans les ſens.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Pour adopter cette erreur, il faut être *une citrouille fricaſſée dans la neige*, comme vous en avez fait le reproche à ce pauvre Sévigné.

SAINT-EVREMONT.

Il faut être au moins l'être du monde le plus apathique.

NINON.

Concevez-vous, mes amis, comment une ſi étrange rêverie peut entrer dans une tête bien organiſée ?

SAINT-EVREMONT.

Je ne le conçois pas plus que le ſyſtême des atômes crochus : il

eſt cependant ſorti du cerveau de notre Maître Epicure.

NINON.

Si l'on ne faiſoit honneur au divin Platon de l'invention de l'amour métaphyſique, je ſerois tentée de le croire l'ouvrage de quelques femmes ſur le retour.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Cette penſée n'eſt point à rejeter ; elles ont ſans doute travaillé à la perfection de la ſublime rêverie.

SAINT-EVREMONT.

Rien de plus probable. Frappées du déſordre de leurs charmes, curieuſes de prolonger la ſaiſon

des jouiſſances, elles ont eu recours à celles de leur imagination.

NINON.

Pauvre reſſource !

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

J'en conviens.

SAINT-EVREMONT.

Forcées de renoncer aux douces ivreſſes des ſens, elles ſe ſont livrées aux délires trompeurs de la Métaphyſique. Une fois entrées dans ce dédale, elles ont fait des progrès qui ont lieu de ſurprendre.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

L'étonnant n'eſt pas la naiſſance

du Syſtême Platonique. On le ſait aſſez, le germe de toutes les erreurs eſt dans l'eſprit humain. Ce qui me paſſe, c'eſt qu'il ait des partiſans.

SAINT-EVREMONT.

Rien de plus facile à expliquer. Point d'être ſur la terre plus vain que l'animal homme. Tout ce qui peut donner quelque luſtre à ſa prétendue grandeur eſt précieux à ſes yeux. L'union des ames lui a paru tenir du ſublime, il l'a ſaiſie avec avidité.

NINON.

Si le ſublime, comme le prétendent de bonnes gens, ne conſiſte que dans le naturel, il y au-

roit eu, je crois, plus de ſublime à ſuivre tout bonnement l'inſtinct de la nature.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

En le ſuivant, l'amour n'eût été, tout franc, qu'une paſſion, un deſir, un beſoin, un appétit peut-être un peu animal; & c'eſt ce que nous ne voulons pas. Malgré notre corruption, nous avons tellement la manie des vertus, que nous faiſons une vertu de l'amour. Philoſophiquement parlant, eſt-il autre choſe qu'une convulſion, ou, ſi l'on aime mieux, une fievre à accès?

NINON, *avec vivacité.*

L'Abbé, baiſez ma main; par-

lez toujours de même, & j'affolerai de vous.

SAINT-EVREMONT.

Eh! de grace, charmante Ninon, ne ſoyez pas ſi enlevée du bon mot de l'Abbé : vous avez mieux parlé que lui, quand vous vous êtes écriée ſur la bonté du billet de la Châtre ; cependant, comme le cher Abbé a trouvé le fin mot, j'y ſouſcris.

NINON.

Je vous ſais bon gré de votre docilité ; mais avouez de bonne foi qu'on ne peut penſer autrement.

SAINT-EVREMONT.

J'en tomberai d'accord, pour-

vû, toutefois, que vous me permettiez une petite obſervation. Dans le ſentiment de Châteauneuf, que deviendra la conſtance des Céladons, leur fidélité, leurs ſerments, enfin leurs éternelles amours?

NINON.

Nous les claſſerons, ainſi que l'amour métaphyſique, dans l'immenſe chapitre des chimeres.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

C'eſt les porter à leur vrai tarif.

SAINT-EVREMONT.

Le ſyſtême du divin Philoſophe me paroît vous tenir furieuſement au cœur à tous deux. Que diriez-vous ſi, depuis mon entretien cé-

leſte, j'avois adopté l'opinion platonicienne, malgré tout ce que j'en ai dit juſqu'à préſent ?

NINON.

Je regarderois notre ami Saint-Evremont comme le plus fou des hommes. Par ſenſibilité, je ſolliciterois un ordre pour le faire enfermer ; par reſte d'amitié, je le conduirois moi-même aux Petites-Maiſons.

SAINT-EVREMONT.

Grand merci ; & vous, l'Abbé, que feriez-vous ?

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Je vous exorciſerois, comme poſſédé du malin.

SAINT-EVREMONT.

Faites-moi donc enfermer, compatissante amie ; exorcisez-moi, M. le chasseur de diables, je suis possédé du démon de la Métaphysique. Oui, oui, je suis sorti de la captivité des sens... ou plutôt, j'en suis absolument dégagé : rien ne fait plus d'impression sur mon être matériel. La beauté la plus ravissante..... celle de Vénus, la vôtre, divine Ninon,... ne frappent plus ma vue ! Une taille élégante, svelte, superbe... ne me touche plus. Une belle tête ne fera plus tourner la mienne. Je n'entends plus le langage *insidieux* de deux grands yeux noirs (1) qui tantôt

(1) Pour éviter tout quiproquo, on

parlent amour, tantôt décence, tantôt volupté. La rondeur d'un bras blanc comme l'ivoire... ne m'éblouira point. Je ne fixe plus un joli pied. Le baiſer le plus brûlant n'allumeroit point en moi le moindre feu.

NINON.

Si vous en êtes à ce point, M. le Métaphyſicien, d'où vient couvrir ma main de baiſers? pourquoi me regarder avec langueur?

---

croit devoir prévenir qu'il eſt queſtion ici des yeux de Ninon, & point du tout de ceux de la premiere coquette aſſez folle pour ſe perſuader qu'on a eu intention de louer les ſiens.

L'*Abbé* DE CHATEAUNEUF.

Pures distractions de l'être matériel agonisant.

SAINT-EVREMONT.

Peut-on être auprès de l'adorable Ninon, &..... ne pas tomber à ses genoux !

NINON.

Vous vous oubliez, enfant nouveau-né du divin Platon ; n'avez-vous donc pas renoncé aux fadeurs de la galanterie ?

SAINT-EVREMONT.

Pardonnez cet écart. Tout en secouant le joug impétueux des sens, je ne puis me déguiser... Ah ! ils

contribuent ſans doute à notre bo
heur. Que dis-je ! Laiſſons cette e
reur au vulgaire. Que l'union d
ames... Eſt-il félicité plus parfaite
La jouiſſance des facultés intelle
tuelles... Quelle délicieuſe ivreſſe
Les affections d'un cœur déſinté
reſſé... Qu'elles ont d'attraits pou
moi ! elles ſont une ſource intari
ſable de plaiſirs tranquilles. Quell
douce volupté ! l'abſence n'y me
point d'obſtacles. Toujours calme
je ne ſuis tourmentée par aucun
alarme. Quiétude enchantereſſe ! t
ne connois point la tyrannie d
ſoupçons ! Puis-je craindre les inf
délités ! Que vois-je !.. l'on deſſert
l'on emporte le faiſan ſans que j'e
diſe mon avis ! Je ne tâterai poin
de ce perdreau ! je ne verrai poin

iller ce mouſſeux dans mon verre!
ne m'écoute pas, on continue:
t eſt enlevé! Quel trait de bar-
ie!

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Rappellez-vous, notre ami, que
s avez ſecoué le joug impérieux
ſens.

NINON.

Vous étant fait tout eſprit, c'étoit
s offenſer que de laiſſer devant
re *ſpiritualité* des choſes unique-
nt à l'uſage de gens groſſiérement
tériels.

SAINT-EVREMONT.

Je ne ſuis pas encore parvenu au
nier degré métaphyſique: je ne
pas en ſylphe.

NINON.

Puiſque vous conſervez quelques reſtes des foibleſſes humaines, vous ſerez des nôtres. Que l'on rapporte le faiſan : levez cette aîle, vous la partagerez avec moi. Vous, l'Abbé, découpez ce perdreau.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Je vous obéirai ; mais vous êtes bien indulgente.

NINON.

La paſquinade platonique de Saint-Evremont m'a fait tant de plaiſir, que je lui ferai goûter de mon vin de l'Hermitage. Que l'on diſe à Madame Dubois d'en donner une bouteille du plus vieux. En attendant,

pondez-moi sérieusement, mon onfrere en Epicure, comprenez-ous qu'il y ait des gens entêtés de amour métaphysique jusqu'au fa-atisme ?

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Les fanatiques de cette espece ont bien rares.

SAINT-EVREMONT.

Ils doivent l'être. J'en fais cepen-ant, quand je ne citerois que petite N.

L'Abbé DE CHATEAUNEUF.

Elle a été élevée par une prude.

SAINT-EVREMONT.

Voilà justement ce qui me porte

à la croire Métaphyſicienne. De bonne foi, elle a ſucé les principes métaphyſiques avec le lait.

NINON.

Erreur impardonnable. Ignorez-vous donc que la Métaphyſique eſt la draperie des prudes?

SAINT-EVREMONT.

Je le crois : j'abjure le Platoniſme à vos pieds, & je rentre pour toujours dans le giron de l'Epicuriſme.

FIN.

ERRATA.

Page 3, ligne 12, *défait*, liſez *défaite*.
Pag. 94, lig. 4, *fera*, liſ. *ferois*.
Pag. 132, lig. 14, *obouaſſe*, liſ. *bonaſſe*.